

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.


Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publiée par POIRIER, HENRIETTE CIE., 1540, rue Notre-Dame

Vol. IV { PAR AN \$2.50 } MONTREAL, 26 JANVIER 1888 { UN NUMERO 5 CENTS } No 16

LE CRIME DE LA RUE ST-LAURENT — PREMIERE PARTIE LE MEURTRE



Au bout de quatre heures de marche, Marguerite s'arrêta..... (Page 363)

LE CRIME DE LA RUE SAINT-LAURENT

Ire partie — LE MEURTRE

I

LA PORTIÈRE

C'était vers la fin du mois d'août de l'année 1857.

La nuit commençait à tomber.

En ce moment, un homme arpentait lentement la rue des Dames, aux Batignolles, en jetant de côté et d'autre des regards furtifs. Cet individu était vêtu d'une longue redingote de drap bleu clair, outrageusement usée, beaucoup trop chaude pour la saison, et le lustre exagéré de son chapeau trahissait, comme tout le reste de sa toilette, une position plus que modeste.

Soit honte de se sentir trop misérablement vêtu, soit pour toute autre cause, il rasait les maisons et baissait la tête comme pour soustraire ses traits aux regards des passants.

Enfin, après avoir parcouru deux ou trois fois la rue, il entra brusquement dans la maison portant le numéro 27.

Il se trouva dans une petite cour sombre, au fond de laquelle se dessinait vaguement quelque chose de noir et d'informe.

C'était la loge du portier.

Du moins c'est ce que supposa l'inconnu, qui se dirigea aussitôt vers le sinistre soupirail.

— Cré tonnerre ! murmura-t-il en avançant la tête dans ce gîte fantastique, on dirait l'antichambre de l'enfer.

— Qu'est-ce que vous demandez ? lui cria une voix du fond des ténèbres.

La voix était rude, presque menaçante.

Cependant c'était une voix de femme.

— Vous ! répondit l'inconnu.

— Qui, moi ?

— La portière.

— Que me voulez-vous ?

— Vous parler.

— A moi-même ?

— A vous même, madame Gaul.

— Vous savez mon nom ? dit la portière avec une nuance d'inquiétude dans la voix.

— Et même votre petit nom, Sidonie.

— Ah !

Elle reprit après une pause :

— Eh bien, parlez.

— Sans vous commander, je demande d'abord à être introduit et à jouir de votre vue.

— Voilà bien des cérémonies.

— Possible, mais je ne saurais parler sans dévisager mon interlocuteur en face, chacun a ses petites manies.

Un bruit se fit dans la loge, et on entendit en même temps la femme murmurer tout bas :

— Qu'est-ce qu'il me veut donc, celui-là ?

Puis une lumière brilla.

La loge, ou plutôt un coin de la loge fut aussitôt éclairé par l'éclat timide d'une chandelle longue et mince.

Alors l'inconnu entra, ferma derrière lui la porte vitrée et s'approcha de la portière.

Celle-ci s'était plongée dans les profondeurs d'un fauteuil détraqué, jadis recouvert d'une espèce d'indienne à fleurs jaunes, dont quelques lambeaux flottaient encore çà et là.

Cette femme paraissait avoir cinquante-cinq ans environ.

Elle était d'une taille moyenne.

Ses traits maigres, son teint bronzé, ses yeux noirs, ronds, enfoncés dans l'orbite, l'étrangeté de son regard immobile et fixe comme celui de l'orfraie, sa mâchoire décharnée, où tremblaient trois dents longues, jaunes et déchaussées par le tartre, produisaient une sensation indéfinissable, une impression pénible, mélange d'épouvante et de répulsion.

Après l'avoir enveloppée et analysée d'un regard, l'inconnu s'assit devant elle.

C'était un homme de trente-cinq à quarante ans.

Sa face longue et pâle, ses cheveux jaunâtres, son teint blafard, ses yeux, d'un bleu terne et incolore, décelaient une de ces natures insignifiantes qui constituent pour ainsi dire le fond de la tourbe humaine, espèce de mollusques sans résistance, incapables de bien ni de mal, qui passent et s'éteignent sans être aperçus.

Tel était du moins l'effet qu'il produisait au premier abord.

Mais en l'examinant avec quelque attention, on devinait bien vite, dans certaines contractions de la bouche, de la façon dont il *coulait* son regard hypocrite et rusé, un esprit rieurs, perspicace, circonspect, se dissimulant avec soin sous sa lourde enveloppe, comme la tortue sous sa carapace.

— Ah çà, dites donc, quand vous voudrez ! lui dit brusquement la portière après un long silence.

Et comme l'inconnu ne se hâtait pas de prendre la parole elle ajouta avec volubilité :

— Voyons, qu'est-ce que vous avez à me demander ? des renseignements sur quelques locataires ?

— Vos locataires je m'en moque comme de ça.

— Mais alors, mille bons dieux ! s'écria la portière avec violence, qu'est-ce que vous voulez, à la fin ? dites-le donc, car je ne peux pourtant pas vous arracher les paroles du ventre.

— Ce que je veux, répondit l'inconnu avec calme, je veux votre bonheur, madame Gaul.

— Mon bonheur ! fit la portière avec défiance.

— Oui, je viens vous proposer une vie calme et douce au lieu de l'existence misérable, inquiète et tourmentée que vous menez depuis cinq ans dans cette loge.

— Inquiète ! tourmentée ! répliqua vivement madame Gaul, qui vous a dit cela ?

— Personne.

— Personne ! Alors ?

— Alors, c'est que je l'ai vu moi-même.

— Bah ! Ah çà, est-ce que vous vous seriez permis de m'espionner ?

— Peu-être.

La colère enflamma tout à coup les traits hideux de la portière, et, dardant sur l'inconnu l'éclair de ses yeux noirs :

— Vous allez déguerpir d'ici, et plus vite que ça, lui dit-elle.

Elle se leva et, d'un geste dans lequel se décelaient l'énergie et la décision de son caractère, elle tendit vers la porte sa main brune et sèche.

— Soit, je vais déguerpir, répondit l'inconnu toujours impassible, vous êtes maîtresse chez vous, rien de plus juste, mais permettez-moi en partant de vous laisser ma carte.

— Je n'en ai que faire, de votre carte ; tournez-moi les talons, c'est tout ce que je vous demande.

— Prenez toujours, ça n'engage à rien, répliqua l'inconnu.

Il mit la main dans la poche de sa redingote, en tira une carte et la remit à la portière, qui la prit machinalement.

Cette carte était jaune.

Elle était imprimée, mais les caractères étaient devenus indéchiffrables sous la couche de crasse qui les recouvrait.

Cependant la portière les distingua ou les devina aussitôt, car elle fut prise d'un tremblement subit, et ce fut d'une voix troublée qu'elle murmura en se laissant retomber dans son fauteuil :

— Mais c'est une carte... de police.

— Ah ! vous les connaissez ? dit l'inconnu en souriant ironiquement.

— Vous êtes donc un...

— Agent de police pour vous servir, et mon nom est Pierre Bidot, comme vous pouvez le voir.

Madame Gaul était bouleversée.

Elle avait laissé tomber la carte à terre, et les mains crispées, elle dardait sur l'agent un regard effaré.

Celui-ci était souriant.

Mais il parut à madame Gaul, subitement éclairée, que ce sourire ressemblait au grincement du tigre, tenant sa proie sous sa griffe et se délectant à la pensée de la dévorer.

— Enfin, dit-elle en faisant un violent effort pour se dominer, qu'est-ce que vous me voulez ?

— Comment ! à présent que vous connaissez ma qualité, vous ne le soupçonnez pas ?

— Oh ! si, répliqua vivement la portière, quelque infraction aux règlements, mes gueux de locataires qui auront secoué leurs tapis par la fenêtre, ou bien...

— Ta, ta, ta, ta, interrompit l'agent, ne faites donc pas la bête, maman Gaul, vous comprenez parfaitement qu'il s'agit d'autre chose que de tapis. Abordons carrément la question et ne mâchons pas les mots. C'est de baigne ou d'échafaud qu'il retourne pour vous dans l'affaire dont je viens vous entretenir.

La mère Gaul frissonna de tous ses membres.

— Maintenant j'ai une proposition à vous faire : voulez-vous m'entendre ?

— Oui, je vous écoute, balbutia la portière.

En ce moment, une jeune fille, l'air agité, les traits vivement colorés par la marche, entra dans la cour et la traversa d'un pas rapide.

Elle allait ouvrir la porte de la loge, lorsque son regard tomba sur l'agent.

Elle resta immobile, comme saisie d'une vague appréhension à l'aspect de cette tête qui, nous l'avons dit, avait quelque chose d'équivoque et d'inquiétant.

Après un moment d'hésitation, elle laissa retomber sa main, déjà posée sur le bouton de la porte.

Puis elle s'engagea dans l'escalier, monta sept ou huit marches, et, du haut de cet observatoire, se mit à examiner ce qui se passait dans la loge.

II

LE MARCHÉ.

L'agent et la portière se taisaient.

Il y eut entre eux un moment de trêve, pendant laquelle ils s'étudièrent à la dérobée comme deux athlètes qui se mesurent avant de reprendre le combat.

— Madame Gaul, dit enfin l'agent, je dois vous avouer tout de suite que je suis ambitieux, ambitieux à ma façon. J'ai mon but, vers lequel je marche avec un acharnement et une ténacité que nul obstacle ne saurait décourager. Soldat obscur perdu dans la nombreuse armée de la police, mon rêve est d'être un jour chef de la brigade de sûreté. Il n'est pas une position au monde qui vaille celle-là à mes yeux, et il n'est rien dont je ne sois capable pour la conquérir.

— Après ? dit la mère Gaul avec une sombre agitation.

— Chez nous, comme dans l'armée, poursuivit Pierre Bidot, il ne faut qu'un coup d'éclat pour se distinguer et sortir de la foule ; c'est ce que je me suis dit, et, depuis dix ans que je suis dans la police, je cherche une occasion de donner quelque grande preuve de zèle et d'intelligence. Cette occasion si longtemps poursuivie, je crois la tenir enfin, et c'est vous qui me la fournissez.

— Moi ! s'écria la portière.

— Écoutez-moi, et vous allez comprendre. Mes fonctions m'attachent aux Batignolles, et votre rue se trouve comprise dans la circonscription confiée à ma surveillance. Or, incessamment stimulé par l'espoir de me faire remarquer par quelque grand service, je me suis mis à observer non-seulement toutes les maisons du quartier que j'avais à parcourir matin et soir, mais tous les habitants de ce quartier, tous, sans exception.

— C'est étonnant, dit la portière, dardant sur l'agent son regard aigu, je ne me rappelle pas avoir jamais vu votre figure, et pourtant...

Elle s'arrêta court.

— Et pourtant, acheva l'agent, vous aussi, vous aviez intérêt à observer.

— Pas du tout ! je ne...

— Suffit, passons. Je commençais à désespérer de rien découvrir, lorsque enfin je fus frappé de la mine suspecte et des allures mystérieuses de certaine concierge qui, jusque-là, m'avait paru trop insignifiante pour attirer mon attention. Je me mis à observer, et tout me prouva bientôt que je devais tenir le fil de quelque ténébreuse affaire.

Des individus en blouse, porteurs de figures sinistres, que nous connaissons si bien, faisaient de fréquentes et rapides apparitions dans sa loge. Ils venaient le soir, quelquefois même au milieu de la nuit, jetant un coup d'œil avant d'entrer ou de sortir, rasant les maisons comme des ombres et filant au pas de course dès qu'ils avaient tourné la rue.

De plus, ladite portière recevait beaucoup de lettres, toutes timbrées de la province et venant des départements les plus opposés.

Enfin, elle disparaissait parfois tout à coup.

Son absence durait souvent huit à dix jours, ses voyages étaient très variés ; car elle prenait tantôt le chemin de fer de l'Est, tantôt celui d'Orléans, une autre fois la ligne de Lyon, et rarement elle rentrait à Paris par la gare qu'elle avait prise pour en sortir, ce qui prouvait qu'elle avait parcouru de grandes distances dans ce court espace de huit ou dix jours.

La portière, immobile, pétrifiée par la surprise, regardait l'agent de police avec une espèce d'égarément.

— Eh bien ! qu'en dites-vous, maman Gaul ? lui dit celui-ci avec un scire de triomphe. N'est-ce pas que je sais pas mal de petites choses ?

La portière ne put répondre.

Elle était hébétée par la stupeur.

— Et remarquez que j'ai atteint ce résultat qui vous semble inouï, invraisemblable, sans l'aide de qui que ce soit. J'étais seul, entièrement seul, car je ne voulais partager avec personne la gloire d'avoir mis la main sur une affaire dans laquelle je voyais la source d'un avancement rapide. Je connais donc seul votre secret, et si cette circonstance est heureuse pour moi, elle est providentielle pour vous, maman Gaul.

La mère Gaul, qui était parvenue à dominer son trouble, s'écria tout à coup en se croisant les bras :

— Ah ça ! qu'est-ce que vous me chantez, vous ? Je n'ai donc pas le droit de voyager quand ça me plaît ? Je ne peux donc pas recevoir des lettres et des visites comme tout le monde ? Ah ! parce que je suis concierge, je...

— Assez, *cousine Madelon*, lui dit froidement l'agent.

L'effet produit par ce nom eut quelque chose de magique.

L'œil fixe, la main levée, la bouche entr'ouverte, la mère Gaul resta comme foudroyée.

— Vous voyez, lui dit l'agent, je connais jusqu'au sobriquet sous lequel vous désignent vos amis ; ainsi pas de bêtises, et laissez moi dire.

La portière laissa tomber sa tête sur sa poitrine et attendit.

L'agent de police reprit :

— Ils sont nombreux, vos amis, si je ne me trompe : j'ai mis la main sur une bande ; mais pour livrer cette bande, il me faut votre concours. Or, écoutez moi bien : je viens de vous dire quel était mon intérêt dans cette affaire ; je vais vous dire maintenant quel est le vôtre...

Si vous refusez de me faire connaître la bande, ou tout au moins les chefs, car c'est là l'essentiel, je ne puis la découvrir seul, et suis obligé de remettre l'affaire entre les mains du chef de la sûreté, auquel en reviendra tout l'honneur.

Dans ce cas, pas d'avancement pour moi, je suis rasé ; mais pour vous c'est la prison, peut-être les travaux forcés, et dans tous les cas le maximum de la peine, vu la récidive.

— Hein ! s'écria la mère Gaul en bondissant sur son fauteuil à ce mot de récidive.

— J'ai vu votre dossier, il y a trois jours, dit tranquillement l'agent.

Puis il reprit :

— Si, au contraire, vous consentez à ce que je vous demande, oh ! alors, c'est bien différent, nous tombons tous les deux sur un lit de roses, séparément, bien, entendu, que votre pudeur

se rassure ! D'abord, pour ce qui me concerne, vous comprenez qu'une grappe de malfaiteurs cuillie et présentée par moi seul à M. le préfet de police, c'est un fameux bon point, un pas de géant vers la position que j'ambitionne. Quant à vous !... voyons, maman Gaul, qu'est-ce que vous diriez de quinze cents livres de rente, hein ?

La portière jeta sur l'agent un regard défiant et ne répondit pas.

— Eh bien, oui, une jolie petite rente de quinze cents francs, payable tous les mois, rue de Jérusalem, où vous viendrez faire un petit rapport amical à M. le chef de la sûreté. Allons, est-ce que cela ne vaudrait pas mieux que la vie misérable que vous menez ici avec la perspective certaine des travaux forcés et de la surveillance à vie ? Sans compter qu'on ferait aussi une jolie position à votre fils.

— Ah ! fit la mère Gaul, vous le connaissez ?

— Le petit Paul, je l'ai vu vingt fois, mais j'avoue que je ne sais où il est passé depuis six mois.

— Ça, c'est mon affaire.

— Allons, dit l'agent, prenez un parti, mais tout de suite, car il faut que je sois dans une heure à la préfecture. Arrêtée demain matin, ou pensionnaire de M. le préfet, aux appointements de cent vingt-cinq francs par mois, vous avez le choix.

Il se leva.

— Et une position pour Paul, ajouta vivement la portière.

— C'est convenu, son âge ?

— Dix-huit ans.

— Employé dans les bureaux, rien de plus chouette !

— Eh bien ? dit la portière...

Elle s'arrêta en proie à une vive anxiété.

L'agent prit son chapeau.

— Oui ou non ; je n'ai pas le temps.

Comme elle hésitait encore, il fit un pas vers la porte.

— Oui, cria la mère Gaul.

L'agent se rassit.

— Après tout, murmura la portière, je ne vois pas pourquoi je me sacrifierais pour tous ces gueux-là, dont je n'ai pas tant à me louer.

— Savez-vous écrire ? lui demanda l'agent.

— Oui.

— Alors donnez-moi le nom des principaux chefs.

La mère Gaul écrivit sur un morceau de papier ces trois noms :

— Legrand, Pascal, Mayer.

— Bon, dit l'agent en mettant le papier dans sa poche après y avoir jeté un coup d'œil.

Il reprit :

— Où sont-ils à cette heure ?

— A Caen.

— Pour quelque coup sans doute.

— Parbleu.

— Alors, pas une minute à perdre, vite à la préfecture !

Il allait sortir quand la porte de la loge s'ouvrit.

L'agent se retourna et aperçut deux femmes arrêtées sur le seuil.

La première, âgée de quarante ans environ, les traits réguliers et pâles, l'air sérieux jusqu'à la tristesse, était remarquable par une extrême distinction.

L'autre, fraîche et gracieuse, blonde, âgée de seize ans à peine, au teint pur et légèrement coloré, avait toutes les grâces naïves de la jeune fille, quelque chose de doux, de calme et d'enjoué dans la physionomie qui décelait un cœur plein d'innocence.

— Avez-vous quelque chose pour moi, madame Gaul ? demanda la plus âgée des deux femmes.

— Non, madame, répondit la portière d'un ton mielleux.

— Pas de lettres ?

— Non, chère madame.

— Bonsoir, madame Gaul.

— Bonsoir, ma bonne dame.

La porte se referma, et les deux femmes gravirent l'escalier.

— Ce sont des locataires ? demanda l'agent.

— Vous le voyez bien.

— La mère et la fille ?

— C'est assez clair.

— Comment se nomme cette dame ?

— Vous êtes bien curieux.

— Affaire de métier.

— Eh bien, elle se nomme madame Lovasseur. En êtes-vous plus avancé ?

— Ma foi, non.

Et se dirigeant vers la porte :

— Allons, adieu, maman Gaul, à demain.

Il sortit.

Mais, au lieu de gagner la rue, il s'arrêta au milieu de la cour, plongée en ce moment dans une profonde obscurité, et revint sur ses pas en rasant le mur.

Après son départ, la portière était restée soucieuse.

Absorbée dans ses réflexions, elle paraissait méditer quelque projet.

Enfin elle murmura d'un ton décidé :

— Allons, c'est résolu, demain à pareille heure, je serai en route.

Elle ajouta après une pause :

— Oui, oui, cet agent-là me fait l'effet d'un finaud qui se sert de moi pour lui tirer les marrons du feu ; mais, minute, il ne connaît pas encore la mère Gaul, celui-là. Je n'ai pas besoin de lui pour faire le coup, je veux vendre et livrer la marchandise à moi toute seule, et quand il troussera ses manches pour se mettre à l'ouvrage, il pourra se fouiller, tout sera fini.

Puis, avec un éclat de rire qui fit vaciller ses trois dents :

— Va, va, mon bonhomme, s'écria-t-elle, tu n'es pas encore chef de la sûreté.

Tout en continuant de causer avec la portière pendant que madame Lovasseur montait chez elle, Pierre Bidot avait prêté une oreille très-attentive à ce qui se passait de ce côté.

Au bout de quelques instants, il avait entendu le bruit d'une porte.

Or, en se basant à la fois sur l'intensité du bruit et sur le temps qu'avaient mis les deux femmes à gravir l'escalier, il avait estimé qu'elles devaient habiter au deuxième étage.

Il s'arrêta donc au deuxième palier.

Là, il y avait deux portes, ce qu'il put constater à tâtons, car l'obscurité était trop profonde pour lui permettre de rien distinguer.

Puis il reconnut de la même façon que l'une des deux portes était ornée d'un écusson, ce qui témoignait que le locataire exerçait une profession quelconque.

— Un ouvrier ou un petit fabricant, pensa-t-il ; ce n'est pas là.

Car il avait été frappé de la distinction de madame Lovasseur.

Il alla donc frapper à l'autre porte.

On lui ouvrit aussitôt.

— Madame Lovasseur ? demanda-t-il à la bonne qui venait de l'introduire.

— C'est ici ; si vous voulez me dire votre nom ?

— Nul ; madame Lovasseur ne me connaît pas.

— Mais... dit la domestique avec hésitation.

— Dites qu'il s'agit d'une affaire grave et pressante... d'un grand danger...

— Un danger ! s'écria la servante, oh ! je cours prévenir madame.

Elle sortit et revint bientôt dire à l'agent qu'il pouvait entrer.

Un instant après, celui-ci se trouvait en face de madame Lovasseur.

Au saisissement qu'elle parut éprouver à son aspect, il put s'apercevoir qu'il produisait sur elle une impression peu flatteuse pour son amour-propre.

Mais Pierre Bidot, qui, sans doute, savait s'apprécier, trouva cela tout naturel, et c'est sans le moindre embarras qu'il s'assit, sur l'invitation qui lui en fut faite.

—Monsieur, lui dit alors madame Levasseur, vous avez à me parler d'affaires graves, à me prévenir d'un danger, m'a dit ma domestique ; c'est pourquoi j'ai voulu être seule pour vous entendre, quoique j'aie peine à me croire des ennemis dans cette ville, où je suis arrivée depuis huit jours à peine.

—Depuis huit jours révolus, répliqua l'agent, car c'est aujourd'hui le 27 août, et vous êtes entrée dans Paris le 19, à deux heures de l'après-midi.

—Mais, monsieur, répliqua madame Levasseur en jetant autour d'elle des regards craintifs, qui a pu vous l'apprendre ?...

—Ecoutez-moi jusqu'au bout. Avant de quitter Tours...

Madame Levasseur eut un mouvement. Sa stupeur allait toujours croissant.

—Oui, ajouta l'agent, vous étiez venue habiter dans cette ville, dans l'espoir que l'air de la Touraine serait favorable à mademoiselle Gabrielle, dont la santé n'est pas aussi brillante que la fraîcheur de son teint pourrait le faire croire.

Il reprit après une pause :

—Malheureusement votre espérance fut déçue, et votre médecin lui-même vous engagea, pendant qu'il en était temps encore, à emmener sans retard votre fi le à Paris, à consulter sur son état ceux qu'on appelle les princes de la science. Voilà pourquoi vous êtes partie de Tours le 20 de ce mois, à huit heures du matin.

Madame Levasseur était muette de surprise.

L'agent jouissait intérieurement de son triomphe ; cependant ce fut du ton le plus simple qu'il reprit :

—Cependant vous hésitez à affronter les dangers de la capitale ; épouvantée au récit des vols, des assassinats dont retentissaient les journaux, il vous semblait impossible que l'étranger perdu dans la sinistre Babylone pût échapper aux pièges qui lui étaient tendus à chaque pas, et vous retardiez toujours votre départ, désolée de ne connaître personne à Paris qui pût vous trouver un logement dans une maison sûre.

—Mais, puisque vous savez tant de choses, dit madame Levasseur, vous avez sans doute aussi que, grâce à une personne de Tours qui a de nombreuses relations à Paris, on m'a enfin découvert au milieu d'un quartier tranquille, dans une maison habitée par des gens parfaitement honorables et gardée par un brave et honnête concierge, un appartement, celui-ci, dans lequel nous sommes en sûreté comme si nous étions encore à Tours.

L'agent sourit, mais d'un sourire étrange et mystérieux qui fit frissonner la jeune femme.

—Madame, dit-il après une longue pause, avez-vous vu quelquefois une pauvre mouche voltiger joyeusement dans un rayon de soleil, puis tomber tout à coup dans la toile tendue par sa cruelle et hideuse ennemie l'araignée ? Affolé de terreur, la pauvre petite se débat avec toute l'énergie du désespoir ; mais si elle parvient à rompre un fil, elle se prend dans un autre, et, après des efforts surhumains, elle voit venir à elle le monstre qui va la dévorer.

—Mais, monsieur...

—Eh bien, madame, cette situation est la vôtre ; après avoir tout fait pour l'éviter, vous êtes tombée en plein au milieu de la toile.

—Je vous en supplie, monsieur, expliquez-vous, balbutia la jeune femme toute tremblante.

—Ecoutez-moi. Il existe en ce moment une bande de malfaiteurs de la plus dangereuse espèce qui, on le suppose, a des ramifications par toute la France, et dont les deux grands centres d'action sont établis à Tours et à Paris.

—A Tours ! murmura madame Levasseur d'une voix troublée.

—A Tours et à Paris, poursuivit Pierre Bidot, et vous comprendrez tout de suite la comédie dont vous avez été la dupe et la profondeur de l'abîme dans lequel vous êtes tombée, quand je vous aurai dit que l'agent le plus actif de cette redoutable association est une concierge, et que cette concierge est madame Gaul.

A cette foudroyante révélation, madame Levasseur fut prise d'un tremblement convulsif.

—Mais, balbutia-t-elle, je ne suis venue dans cette maison qu'à cause de cette femme dont on avait vanté la probité à ma couturière, et...

—Oui, oui, dit l'agent, le coup a été bien monté ; on vous envoyait à madame Gaul, les affiliés de Tours, dont votre couturière était l'innocente complice, ont très-habilement tissé la toile dans laquelle vous êtes prise aujourd'hui, vous et votre fille.

—Ainsi, s'écria madame Levasseur en pâlisant, ces misérables nous ont choisis comme un proie !

—Depuis un mois, ils vous enveloppent sans se montrer et vous conviennent incessamment du regard, si bien que vous ne pouvez faire un pas ni un geste sans qu'ils le sachent, et qu'à la première tentative que vous ferez pour leur échapper, vous êtes perdues toutes deux, vous et votre enfant.

—Perdues ! murmura madame Levasseur en attachant sur l'agent un regard effaré, mais... qu'entendez-vous par... ?

—La mort, pas autre chose.

Madame Levasseur se leva d'un bond.

—Oh ! mais je vais déménager, s'écria-t-elle, je veux partir avec mon enfant, je veux quitter cette maison tout de suite, ce soir même.

—Je viens de vous prouver que c'était impossible, répliqua Pierre Bidot avec le plus grand calme ; ce serait lâcher la sanglante solution que vous voulez éviter.

—Mais nous sommes condamnées sans nul moyen de salut ? dit la jeune femme en promenant autour d'elle des regards désespérés.

—Condamnées, oui, c'est le mot.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel madame Levasseur, affaîsée sur elle-même, semblait en proie à un abattement.

—Mais, reprit l'agent, il y a un moyen de salut, et je suis venu tout exprès pour vous l'indiquer.

—Oh ! monsieur, que faut-il faire ?

—Une chose bien simple et bien facile : ne rien changer à votre genre de vie, ni à votre manière d'être vis-à-vis de la portière.

—Mais ils nous assassineront !

—Ils attendront pour cela que vous ayez reçu les quatre-vingt mille francs que vous attendez de Tours.

—Vous savez encore cela !...

—Et eux aussi le savent ; votre vie est donc sacrée pour eux jusqu'à ce moment.

—Mais alors !

—Alors le locataire logé sur le même carré que vous aura déménagé, je m'arrangerai pour cela, et son appartement sera occupé par le colonel Beck.

—Le colonel... ?

—Un colonel pour rire, un des nôtres.

Et comme madame Levasseur l'interrogeait d'un regard inquiet :

—Ah ! fit-il, j'oubliais de vous dire que je suis agent de police.

—Oh ! alors, je suis sauvée ! s'écria la jeune femme, dont les traits rayonnèrent tout à coup.

—Parbleu !

Il reprit :

—Vous voyez d'ici mon plan : quand vous serez au moment de toucher vos quatre-vingt mille francs, vous le faites savoir la veille au colonel, et nous avons soin que nos bandits en soient avertis aussitôt, puis nous établissons ici une souricière.

—Comment ! une souricière ?

—Je vous expliquerai cela. Aussitôt prévenus que l'argent est là, ils viennent faire leur coup, nous les laissons pénétrer dans votre chambre...

Madame Levasseur jeta un cri.

—Rassurez-vous, vous n'y serez plus : vous serez remplacé par une demi-douzaine de gaillards qui se jetteront brusque-

ment sur nos brigands, les terrasseront, leur mettront les poutres et iront les présenter à M. le préfet de police, moi on tête.

—Ce plan m'effraie, monsieur ; est-ce qu'il n'y aurait pas moyen... !

—Impossible d'y rien changer, il y va de mon avancement, dit Pierre Bidot.

Et se levant aussitôt :

—Je réponds de vous sur ma tête, madame ; dormez donc tranquille, et à bientôt ; je ne tarderai pas à revenir.

Revenons à la jeune fille que nous avons laissée dans l'escalier, où elle s'était réfugiée brusquement, cédant à une vague et inexplicable appréhension.

Penchée sur la rampe de l'escalier, du haut de laquelle ses regards plongeaient jusqu'au fond de la loge, elle avait assisté de là à toute la scène qui s'était passée entre Pierre Bidot et la mère Gaul, et en avait saisi jusqu'aux moindres détails.

Le calme ironique de l'agent, la stupeur, les transes, l'épouvante et l'abattement de la portière, rien ne lui avait échappé, et toute cette pantomime, observée avec une ardente curiosité, n'avait fait qu'accroître l'inquiétude dont elle avait été saisie tout d'abord et qui l'avait poussée à épier ce qui allait se passer.

Deux incidents surtout l'avaient frappée :

L'émotion de la mère Gaul à la vue de la carte que lui avait montrée son interlocuteur.

Les quelques mots écrits par celle-ci et remis à l'homme qui semblait exercer sur elle un si grand empire.

Quand l'agent se fut éloigné et avant qu'il revint sur ses pas, elle descendit rapidement et entra dans la loge.

—Bonjour, cousine Madelon, dit elle à la concierge.

Celle-ci se retourna d'un bond.

—Marguerite, s'écria-t-elle en toisant la jeune fille d'un air stupéfait

Marguerite pouvait avoir vingt-deux ans environ.

Petite et mince, mais nerveuse, souple et bien proportionnée, elle avait les cheveux noirs et le teint bistré d'une Italienne, avec les yeux bleus d'une fille du Nord.

Le bleu sombre de ses yeux se mariait d'une façon à la fois bizarre et harmonieuse avec le ton bronzé et ardent de la peau.

Plutôt étrange que jolie, ses traits respiraient un mélange de naïveté, d'énergie, de souffrance et de résignation qui laissaient deviner dans cette destinée quelque sombre et douloureuse histoire.

—Toi ! Marguerite ! toi ici ! répéta la portière avec un redoublement de surprise.

—Ça t'étonne, dit la jeune fille en la regardant fixement.

—C'est à dire que je n'en reviens pas.

—Vraiment !

—Ah ça ! qu'est-ce qui t'a décidée à venir à Paris ?

—Oh ! assez de grimaces comme ça, s'écria la jeune fille en s'asseyant, tu sais bien pourquoi je suis venue.

Puis fixant sur la mère Gaul un regard perçant :

—Où est Legrand ? lui demanda-t-elle d'une voix brève.

—Hein ? quoi ? Legrand ? fit la portière d'un air ébahi.

—Oui, oui, Legrand, tu as bien entendu, ne fais donc pas l'innocente. Voyons, où est-il ?

—Je le croyais toujours là-bas avec toi et les autres.

—Il est parti il y a huit jours avec Pascal et Mayer, et tu le sais aussi bien que moi, car il doit être à Paris, ou tout au moins il y a dû y passer, et dans tous les cas, il est venu ici, c'est sûr.

—Je n'ai seulement pas vu son ombre : qu'est-ce que ça me ferait de le dire ?

—C'est vrai, murmura Marguerite.

Et cependant il y avait dans le ton, dans le geste, dans la voix de la portière une exagération de franchise et de bonhomie, qui jetait le doute dans l'esprit de la jeune fille.

Et puis, sans se rendre compte de cette impression, elle soupçonnait vaguement un rapport entre la comédie que lui paraissait jouer la mère Gaul et la visite de l'équivoque personnage qui venait de quitter la loge.

En ce moment son regard tomba sur la carte jaune que la concierge avait laissé glisser à terre. Elle tressaillit et changea de couleur.

Elle ajouta après une pause :

—Je croyais le trouver à Paris, je me suis trompée, voilà tout. Dis donc, mère Gaul, toi qui connais le quartier, tu serais bien aimable d'aller me chercher un peu de charcuterie, je meurs de faim.

—Tout de suite, dit la portière.

Elle se leva et sortit.

Dès qu'elle l'eut vu franchir la porte de la rue, elle se baissa brusquement, ramassa la carte jaune et y jeta un rapide coup d'œil.

—Oh ! la gucuse ! balbutia-t-elle après avoir vu ce qu'était cette carte.

Elle se laissa tomber sur un siège et resta quelques instants comme paralysée.

Elle était toute pâle et frissonnait de tous ses membres.

—Un agent de police ! reprit-elle d'une voix frémillante, oh ! la gucuse ! elle nous a vendus !

Elle se leva et fit quelques pas dans la loge, en proie à une profonde agitation.

—Oh ! murmurait-elle, je m'explique tout maintenant, son effroi, son abattement ! puis cet entretien animé !...ces quelques mois écrits par elle !... Une dénonciation !...oui, oui, c'est cela, je devine tout.

Puis, se frappant le front, elle s'écria avec un geste dans lequel éclatait le plus violent désespoir :

—Et Legrand ! comment le prévenir ? Impossible ; je ne sais où il est... Mais elle le sait, et elle a dû le dire ; elle l'a dit à l'homme qui sort d'ici, et demain, dans quelques heures peut-être il sera dans les mains de la police. Ah ! il est perdu ! il est perdu !

Elle pressa énergiquement son front dans ses deux mains et murmura d'une voix frémillante :

—Comment faire ?... Oh ! comment faire pour savoir ?...

Tout à coup, comme frappée d'une inspiration subite, elle s'élança vers une petite table.

—Là, là, peut-être !

Elle ouvrit brusquement le tiroir de cette table.

Il contenait une foule d'objets : des ciseaux, des dés à coudre, des peignes, des cartes, et ça et là quelques lettres.

Marguerite prit au hasard une de ces lettres, l'ouvrit et la parcourut avec une avidité fiévreuse.

—Rien ! rien ! murmura-t-elle en la froissant avec rage après l'avoir lue.

Elle en ouvrit une autre.

Celle-là ne lui en apprit pas davantage.

A la troisième, elle jeta un cri de joie.

—Son écriture ! balbutia-t-elle ; enfin je puis savoir.

Mais ses mains tremblaient, et ses yeux troublés pouvaient à peine déchiffrer les caractères, qu'elle eût voulu embrasser tous d'un seul regard.

Dominant enfin son impatience, elle parvint à lire les premières lignes de la lettre.

—Caen ! s'écria-t-elle tout à coup, les traits rayonnants ; il est à Caen !

Elle glissa la lettre dans sa poche, puis elle murmura entre ses dents :

—Cet homme y partira dès demain, cette nuit peut-être ! Ah ! il faut que j'y sois avant lui !

Elle fit un mouvement pour s'élançer vers la porte.

Mais elle s'arrêta aussitôt, retenue par une pensée terrible accablante.

—Pas d'argent !

Elle ouvrit son porte-monnaie.

Il contenait trois francs.

Alors elle promena autour de la loge des yeux égarés, troublés par le désespoir qui lui tordait le cœur.

Et elle murmurait d'une voix inintelligible :

—Que faire ? mon Dieu ! que faire ?

Éperdue, hors d'elle-même, elle répéta vingt fois cette exclamation avec l'accent d'une folle qui n'a pas conscience de ce qu'elle dit.

Son regard s'était arrêté machinalement sur le tiroir qu'elle venait de fouiller.

Plongée tout entière dans la pensée qui la dévorait, elle le regarda longtemps sans le voir.

Puis, son trouble se dissipant peu à peu, elle distingua l'objet qui frappa ses yeux.

Alors une inspiration jaillit de son esprit.

—Qui sait ? murmura-t-elle.

Elle courut au tiroir, le bouleversa en un clin d'œil.

Un son métallique la fit tressaillir.

Dans un coin étaient jetées pêle-mêle quinze ou vingt pièces d'argent.

Marguerite les prit toutes sans la moindre hésitation, puis elle s'élança dehors en s'écriant :

—A présent, je puis partir.

Au moment de franchir la porte de la rue, elle jeta un regard de tous côtés.

Elle vit venir à droite la mère Gaul, qui n'était plus qu'à vingt pas.

Elle tourna à gauche et disparut rapidement.

Au bout d'une demi-heure, elle arrivait à la gare Saint-Lazare, brisée, haletante, le visage cramoisi et ruisselant de sueur.

Elle courut au bureau.

On fermait le guichet au moment même où elle y arrivait. Alors, elle frappa, suppliant d'une voix pleine de sanglots qu'on voulut bien lui donner un billet pour Caen.

Sa voix avait des accents si déchirants, que la buraliste en fut émue et rouvrit son guichet.

—Voyons, lui dit-elle, quelle classe voulez-vous prendre ?

—La troisième, madame ; combien est ce ?

—Dix-sept francs dix centimes.

Marguerite tira de sa poche l'argent qu'elle venait de prendre chez la mère Gaul et se mit à le compter.

—Oh ! malheur ! malheur ! balbutia-t-elle d'une voix désespérée.

Et ses yeux se remplirent de larmes.

—Eh bien, qu'avez-vous ? lui demanda la buraliste.

—Il me manque deux francs, madame.

—C'est fâcheux.

Et la buraliste allait refermer son guichet.

—Madame ! s'écria Marguerite.

—Quoi encore ?

—Jusqu'où puis-je aller pour quinze francs vingt centimes.

—Jusqu'à Lisieux.

—Et combien y a-t-il de Lisieux à Caen ?

—Dix lieues.

—Je les ferai à pied ; donnez-moi un billet pour Lisieux, madame.

—Mais pauvre femme, il ne vous restera pas un sou, et on ne fait pas dix lieues sans manger.

—Oh ! je m'en tirerai, madame, peu m'importe, pourvu que je parte.

—Et puis vous arriverez au milieu de la nuit, comment ferez-vous pour coucher ?

—Je marcherai la nuit, madame.

—Tenez, voici votre billet.

Cinq minutes après, Marguerite prenait place dans le wagon qui devait l'emporter pour Lisieux.

—Et maintenant, mon Dieu ! faites que j'arrive à temps, s'écria-t-elle en plongeant sa tête dans ses mains.

Il était quatre heures du matin quand Marguerite arriva à Lisieux.

Le jour commençait à poindre.

Elle se fit indiquer la route de Caen et se mit aussitôt en marche.

Toutes les maisons étaient closes sur son passage.

Tout annonçait le calme et le repos.

Elle était seule, toute seule sur cette route, et dans quel but ?

A cette pensée, à la vue des habitations qui bordaient la route, avec leurs haies d'épines et leurs clos de pommiers, elle poussa un profond soupir.

C'est que tout son passé se retraçait tout à coup à son esprit.

C'est qu'elle revoyait, comme dans un songe radieux et pur, toutes les émotions de son enfance et de sa jeunesse se dérouler dans son village semé de belles chaumières comme celles-ci.

C'était dans un des hameaux les plus humbles et les plus charmants de l'Alsace qu'elle avait grandi, enveloppée de ces images douces et splendides à la fois dont le souvenir lui revenait si amer à cette heure.

Aussi loin que pouvait remonter sa pensée, tout était charme, sérénité et enchantement dans sa vie jusqu'au jour où un inconnu, un passant s'arrêta dans le village.

Celui-là n'avait rien de la franchise naïve, mais lourde et même un peu grossière, des jeunes gens qui l'entouraient.

Non-seulement il parlait purement le français, mais il avait une facilité d'élocution qui étonnait les candides Alsaciens et charmait les jeunes filles.

Et puis il débitait à celles-ci des galanteries qui eussent à peine fait sourire une petite ouvrière de Paris, mais dont l'exagération même ravissait les jeunes Alsaciennes, pour lesquelles ces façons et ce langage étaient tout nouveaux.

Marguerite surtout, à laquelle, il est vrai, s'adressèrent particulièrement ses hommages, se montra profondément émue des banales déclarations de l'étranger.

Elle crut à la lettre tout ce qu'il lui jura, et un jour qu'il l'avait menacée de se suicider si elle refusait de fuir avec lui, elle consentit à se marier avec lui.

Elle croyait, comme il l'avait dit, qu'il exerçait la profession de commis voyageur ; mais, au bout de deux mois à peine, l'affreuse vérité lui était révélée ; et dans l'homme pour lequel elle avait tout quitté, elle reconnaissait le chef d'une bande de malfaiteurs.

Ce jour-là, son désespoir fut immense ; cependant, chose étrange, non-seulement elle n'eut pas un moment la pensée de quitter celui qui l'avait si odieusement trompée, mais il ne perdit rien de son prestige à ses yeux.

Son intelligence, sa parole facile, l'ascendant qu'il avait conquis sur ses compagnons exerçaient sur elle une véritable fascination, et si elle déplorait la carrière dans laquelle il s'était jeté, c'était surtout à cause des dangers auxquels il était exposé.

Humiliée de se sentir si peu elle-même, s'exagérant la faiblesse de son esprit, plutôt simple que borné, elle avait fait abnégation de son libre arbitre pour l'absorber tout entier dans l'homme qui, quoi qu'il fût, était toujours pour elle l'être supérieur et infaillible dont les actes ne pouvaient être discutés.

Non-seulement elle ne le blâmait pas, mais elle n'osait le juger.

Comme un chien fidèle, dévoué à son maître, quel qu'il soit, elle marchait à sa suite sans regarder où il allait, sans s'en inquiéter, heureuse de partager avec lui tous les périls et toutes les misères, résigné à tout subir, pourvu qu'elle fût près de lui.

Au bout de quatre heures de marche, Marguerite s'arrêta à l'entrée d'un village.

Elle ne savait pas l'heure, mais elle était si fatiguée, elle marchait depuis si longtemps qu'il lui semblait qu'elle devait toucher bientôt au terme de son voyage.

Elle entra chez un boulanger et acheta un pain de deux sous.

C'était toute sa fortune.

—Monsieur, lui demanda-t-elle, suis-je encore bien loin de Caen ?

—D'où venez-vous ? lui demanda le boulanger.

—De Lisieux, monsieur.

—Eh bien, ma pauvre fille, vous n'avez pas encore fait la moitié de la route.

Marguerite pâlit et sentit ses jambes fléchir sous elle.

Elle tombait de fatigue, et elle n'était pas encore à moitié chemin.

Aurait-elle la force d'aller jusqu'au bout ? Elle frémissait à la pensée de tomber au milieu du chemin, mourante de faim et de soif.

Et pendant qu'elle râlerait là, l'agent de police voyageant rapidement et sans fatigue, arriverait à Caen.

Peut-être y était-il déjà ?

Cette pensée lui rendit toute son énergie ; elle oublia sa fatigue et se remit en route,

Puisant de nouvelles forces dans l'espoir de sauver celui qui était devenu le seul but et l'unique préoccupation de sa vie, elle marcha d'un pas rapide pendant plus de deux heures.

Mais la chaleur était accablante ce jour-là, et à mesure que le soleil s'élevait, elle devenait intolérable.

Et pas un arbre sur cette route, qui s'allongeait indéfiniment, blanche, crayeuse, aveuglante, sous les rayons enflammés qui la criblaient comme une pluie de feu.

Pas un buisson dans cette campagne desséchée, d'où se dégageait une vapeur incolore qui palpait éblouissante au-dessus du sol.

Ecrasée sous les feux de ce soleil torride, sur lequel n'apparaissait pas un nuage, Marguerite embrassa d'un regard désolé la vaste et brûlante solitude au sein de laquelle elle se trouvait seule à cette heure, et elle sentit le découragement s'emparer d'elle.

Les jambes brisées, le front couvert de sueur, en proie à une soif ardente, elle commençait à entrevoir les objets comme à travers une voile de feu.

—Et pourtant, murmura-t-elle, il faut que j'arrive, ou il est perdu.

Et, résolue à dominer ses défaillances, elle continua de marcher.

A midi, elle avait fait sept lieues.

Elle était partie de Lisieux à quatre heures.

Il y avait six heures qu'elle marchait sous un soleil dont les rayons tombaient sur sa tête comme des flèches de feu.

Pendant une heure environ, elle put s'imposer cet horrible supplice, mais alors elle commença à comprendre en frissonnant que la volonté ne suffisait pas pour surmonter des fatigues au-dessus de la force humaine.

Des vertiges, des éblouissements subits la forçaient d'arrêter de temps à autre.

Et puis ses pieds gonflés, tout endoloris, lui arrachaient parfois un cri involontaire.

Elle voulut ôter ses bottines, qui la mettaient à la torture ; mais elle ne put les détacher.

Elles étaient collées à ses pieds, qui étaient tout en sang.

—Si au moins je trouvais un peu d'eau, balbutia-t-elle.

Sa gorge était en feu, et sa langue collée à son palais desséché.

Et ce supplice intolérable ne pouvait que s'accroître encore, car c'était l'heure la plus ardente du jour.

Et nul secours, nul soulagement à espérer.

Aussi loin que pouvait porter ses regards, pas un village ! pas une chaumière ! rien que la route qui se déroulait à l'infini, blanche et poudreuse !

Rien que la campagne crevassée et brûlante qui se moirait et chatoyait à l'œil sous les vapeurs qui s'échappaient de son sein.

Elle prêtait parfois l'oreille, croyant entendre le bruit d'une voiture ; une voiture ! c'est-à-dire le salut, l'ombre, le repos, la rapidité de la marche !

Mais l'illusion se dissipait bien vite, et elle recommençait à traîner péniblement, sur les pavés de la route, ses pieds ensanglantés et devenus si sensibles qu'elle fléchissait à chaque pas.

Tout à coup, un rayon de joie illumina son regard, elle venait d'apercevoir une ferme à deux cents pas de là.

Enfin, elle allait se reposer un moment à l'ombre !

Elle allait boire !

Elle hâta sa marche, ravie, souriante, se voyant déjà assise dans la grande salle de la ferme, quand tout à coup elle poussa un profond soupir et tomba tout de son long au milieu de la route, où elle demeura immobile.

Elle était évanouie !

Et personne alentour qui pût la voir ! personne pour l'arracher aux ardeurs mortelles de ce soleil de plomb.

Le cabaret, ou comme on dit en Normandie, le *débit* du Grand saint Etienne, était un des mieux achalandés de la ville de Caen.

Ce soir-là, c'est-à-dire le 29 août, il s'y trouvait une telle affluence de consommateurs, que les deux servantes de l'établissement avaient peine à circuler dans la foule.

C'était un dimanche, et il faisait chaud, deux raisons pour qu'il se débitât beaucoup de cidre.

Après le cidre, on buvait de l'eau-de-vie, puis du cidre, puis encore de l'eau-de-vie, si bien que vers dix heures les têtes étaient très exaltées.

Parmi les quinze ou vingt groupes plus ou moins bruyants qui remplissaient le cabaret de leurs cris et de leurs disputes, il en était un qui se faisait particulièrement remarquer par l'abondance de ses libations.

Il était composé de quatre individus paraissant appartenir à la classe ouvrière.

Trois d'entre eux avaient la figure franche et ouverte, et on devinait sans peine que la débauche à laquelle ils se livraient en ce moment étaient en dehors de leurs habitudes.

Il n'en était pas de même de leur compagnon.

Celui-là, taillé en Hercule, débraillé dans sa mise, la casquette sur l'oreille et l'air casseur, devait passer presque toute la semaine au cabaret.

Ses yeux louches, ses cheveux roux et crépus, son front étroit et bas, ses lèvres minces et son regard *en dessous* lui donnaient quelque chose de bestial et de féroce.

—De quoi ! disait-il avec un sourire qui ressemblait à un grimacement de fauve, vous voulez partir, vous avez peur de la bourgeoise !

—Dame ! dit l'un des ouvriers, la pauvre femme est restée toute la soirée avec les petits, c'est pas gai pour elle.

L'Hercule haussa les épaules.

—Allons donc ! les femmes, est-ce que c'est pas fait pour garder la maison ! Oh ! il y a longtemps que j'ai mis la main au pas. Elle a voulu faire aussi des façons ; madame se donne des airs de me faire de la morale, de venir me chercher au cabaret et de me demander de l'argent pour donner à manger aux enfants ! Toujours la même chanson, je la connais.

Allons donc ! de la morale ! de l'argent ! plus souvent ! des caillottes ! Aussi, aujourd'hui, madame tait son bec et ne vient plus me déranger ; elle se contente de pleurnicher, mais ça c'est son droit, je la laisse faire ; il faut bien lui laisser une petite distraction.

Les trois ouvriers échangèrent un regard et devinrent sérieux.

—Possible ! répliqua l'un d'eux, c'est ta manière de voir c'est pas la nôtre, et nous allons rentrer. Adieu, Médard.

La physionomie de Médard prit une expression sinistre ; il serra les poings, des poings si forts, si nerveux et si rudes qu'ils devaient être comme des marteaux, et dardant sur les ouvriers un regard plein de haine et de colère :

—Ah ça ! dites donc, vous autres, est-ce que vous voudriez me mécaniser ?

Il se leva brusquement, avala d'une seule gorgée un verre d'eau-de-vie, puis d'une voix tonnante :

—Ah ! vous me méprisez, s'écria-t-il ; ah ! vous insinuez que ma femme est malheureuse ! c'est-à-dire alors que je suis une canaille et un propre à rien ! Mais venez donc me dire ça en face, si vous avez du cœur au ventre ; venez tous les trois et je vais vous débarbouiller la figure à coup de poing.

Aux éclats de cette voix, les conversations cessèrent de toutes parts, et tous les regards se tournèrent de ce côté.

—Bon ! disait l'un, voilà Médard qui fait encore des siennes.
 —Tonnerre ! fit un autre, il ne se trouvera donc personne pour lui casser les reins, à ce brigand-là !
 —Malheureusement il est fort comme dix, et c'est lui qui casse les reins aux autres.

En ce moment la porte du cabinet s'ouvrit, et une femme entra.

Elle était jeune, mais sa pâleur, sa démarche languissante, son regard vague et éteint trahissaient une extrême faiblesse.

—Madame, dit-elle d'une voix faible et d'un ton suppliant à une servante qui passait, je cherche quelqu'un, j'ai déjà visité plus de vingt cabarets inutilement, voulez-vous me permettre de ?...

Mais elle s'arrêta tout à coup et porta la main à son front. Elle chancelait sur ses jambes, et ses traits pâles étaient devenus livides.

—Hélas ! ma pauvre fille, qu'avez-vous donc ? lui dit la servante ; vous paraissez bien faible.

—Vous ne voyez donc pas qu'elle est soûle ! dit brutalement Médard.

Un sourire navrant passa sur les lèvres blêmes de la jeune fille.

—Oui, balbutia-t-elle, soûle d'avoir fait dix lieues à pied, et de n'avoir rien bu ni mangé depuis vingt-quatre heures.

Sentant de nouveau ses jambes fléchir, elle saisit le bras de la servante pour ne pas tomber.

—Pauvre fille ! dit celle-ci. Suivez-moi, je vais vous servir quelque chose pour vous réconforter.

—Et moi ! s'écria Médard, dont la colère allait toujours croissant, je vous dis qu'elle a trop bu ; tenez, vous voyez bien qu'elle ne peut plus se tenir.

Et il poussa brutalement la jeune fille. Celle-ci jeta un cri et roula à terre.

Elle y resta inanimée.

Dans cette chute, sa tête avait porté contre l'angle d'une table, et le sang coulait abondamment de sa joue.

Son cri, entendu de tous les buveurs, avait fait tressaillir un homme attablé dans un coin, près d'une fenêtre donnant sur la rue St-Laurent.

Après un moment d'hésitation, il se leva en murmurant :
 —C'est impossible !

Puis il s'approcha de la table au pied de laquelle était tombée la jeune fille, et là il se pencha pour la voir.

Il se releva aussitôt en criant :

—Marguerite !

Il resta un instant immobile, pâle et frissonnant, sous l'empire de l'émotion qui secouait tout son être.

Puis, les traits affreusement contractés, promenant sur l'assemblée un regard terrible, étincelant de haine et brûlant de vengeance, il s'écria d'une voix rauque :

—Tas de feignants ! tas de voyous !

Il ajouta, en les écrasant tous d'un regard de mépris et de défi :

—Tas de lâches !

Cet homme, âgé de quarante ans environ, était d'une taille élevée, mais son extrême maigreur, ses traits fatigués, flétris, évidemment torturés par une vie de violences, de misères et de désordres, laissaient soupçonner un tempérament usé et un corps sans vigueur.

Aussi son audacieux défi ne s'expliquait-il que par le sentiment de douleur et de colère qui venait de s'emparer de lui.

On comprenait cela, et personne ne songeait à lui répondre, quand il reprit :

—Cette femme est la mienne ; quel est le misérable qui a osé la toucher ?

A cette demande, tous les regards se tournèrent spontanément vers l'Hercule aux cheveux roux.

—C'est toi ? demanda-t-il en le regardant fixement.

—Et après ? riposta Médard, en le toisant d'un regard grossièrement ironique,

—Ah ! c'est toi ! murmura l'homme pâle d'une voix sourde et le regard toujours fixé sur Médard.

Puis s'adressant tout à coup à ceux qui l'entouraient :

—Rangez-vous et faites-nous place, il faut que je crève cet homme-là.

Médard souriait toujours et ne bougeait pas.

En un clin d'œil, il s'était fait un grand vide au milieu du cabaret.

Alors, voyant qu'il restait toujours immobile sur sa chaise, l'adversaire de Médard s'élança sur celui-ci, le saisit au collet, l'enleva de terre avec une vigueur qui arracha un cri de stupeur, et le planta debout, au milieu de l'espace laissé vide.

—A présent, lui dit-il, ce n'est plus à une femme que tu as affaire, à nous deux !

Le plus stupéfait de tous était Médard lui-même.

En se voyant enlevé de la sorte par un homme qu'il eût cru pouvoir renverser d'un souffle, il était resté ahuri, jetant ça et là des regards hébétés et paraissant se demander s'il était bien éveillé.

Pendant ce temps, deux individus s'étaient emparés de Marguerite et lui prodiguaient leurs soins, aidés de l'une des servantes, qui venait d'apporter du linge pour bander sa blessure.

Mais la jeune fille, le regard tourné vers celui qui se préparait à la venger, s'oubliait complètement elle-même et attendait le combat avec une violente angoisse.

—Je vous en prie, disait-elle aux deux hommes qui l'avaient relevé et assise à leur table, empêchez-le de se battre, emmenez-le de force, car il est perdu, vous le savez bien, mon Dieu !

—Impossible, répondit l'un des deux hommes ; quand une fois il a lâché la bride à sa colère, Legrand n'est plus un homme, il ne se connaît plus, et un régiment ne l'arrêterait pas. C'est embêtant, car enfin ça peut tourner mal pour vous, c'est positif, mais il n'y a rien à y faire.

Et puis, voyez donc, reprit Marguerite toute tremblante, ce misérable est fort comme un taureau, il va le tuer.

—Oh ! ça, c'est une question ; un vrai taureau, c'est vrai ; mais Legrand, c'est un boule-dogue enragé. Vous allez voir, ça va être curieux.

Revenu de sa surprise, Médard avait enfin recouvert tout son sang-froid.

Il toisa de nouveau son adversaire et resta convaincu que d'un seul coup de poing il allait le mettre hors de combat, attribuant le tour de force qu'il venait d'accomplir à un de ces accès de rage furieuse qui, pour un instant, centuplent la vigueur d'un homme.

Tous les buveurs s'étaient groupés autour des deux adversaires, qu'ils enveloppaient d'un cercle immobile et muet.

Les visages étaient graves, et c'était avec une émotion visible que tous ces hommes attendaient le combat à outrance qui allait se livrer sous leurs yeux et dont les chances semblaient si inégales.

Aux regards qu'ils jetaient tour à tour sur les deux adversaires, il était facile de deviner que toutes leurs sympathies étaient pour le plus faible. Ce sentiment n'échappa pas à Médard, qui en éprouva une véritable rage et résolut de se venger de cet affront sur celui qui avait osé le provoquer.

—Eh bien, lui dit Legrand, es-tu prêt ?

—Voilà ma réponse, répondit l'Hercule en lui détachant un coup de poing qui devait lui briser la mâchoire.

Mais Legrand était sur ses gardes, les deux poings portés en avant, le corps archouté sur ses hanches.

Le coup de Médard avaient rencontré les poings fermés de son ennemi, qui ne broncha pas plus que s'il eût été scellé au sol.

L'Hercule était déconcerté.

Il paraissait stupéfait de voir debout et immuable celui qu'il s'était attendu à voir rouler à terre.

—Attends, murmura alors Legrand d'une voix sourde et avec un froncement de lèvres qui lui donnait en ce moment quelque chose du tigre, je vais t'apprendre un coup que j'ai rapporté d'Amérique et dont tu pourras faire ton profit.

Médard avait renoncé à son sourire dédaigneux.

Il se tenait sur ses gardes, et, le regard dans les yeux de son ennemi, il suivait attentivement ses moindres gestes.

Toutes les têtes, penchés en avant, étaient immobiles, et le silence était si profond, qu'on eût entendu le vol d'une mouche dans l'air.

Marguerite, blanche comme le linge qui enveloppait sa tête, l'œil rivé sur les deux combattants, remuait ses lèvres, mais sans proférer une syllabe.

Quant aux deux individus entre lesquels elle était assise, ils suivaient le combat en amateurs, avec une ardente curiosité, mais sans la moindre émotion.

— Regarde le poing droit de Legrand, dit un de ces deux hommes à son compagnon.

Naturellement ce poing était fermé ; mais ce qu'il y avait d'étrange et ce qui avait attiré l'attention de l'un des voisins de Marguerite, c'est que le ponce, fortement collé sur les doigts, les dépassait d'une longueur de deux centimètres.

— Compris, répondit l'autre, le coup de l'oculiste, ça va être drôle.

Enfin, après deux ou trois feintes, qui n'étaient évidemment que les préliminaires du coup qu'il méditait, Legrand, se ramassant sur lui-même, s'élança sur son ennemi avec la violence aveugle et irrésistible d'une bête fauve.

Médard, qui avait vainement tenté de parer ce coup, tomba à terre en portant la main à sa tête et se roula sur le sol avec des hurlements de douleur.

Legrand, lui, regarda son ponce, puis dit froidement :

— Écossé !

S'adressant ensuite à ceux qui se pressaient autour de Médard :

— Prenez garde, leur dit-il avec un calme ironique, vous allez écraser l'œil de monsieur, qui est tombé à terre.

Il y eut un cri d'horreur, et tout le monde recula aussitôt.

En ce moment, il se sentit tirer par le bras.

Il se retourna et reconnut Marguerite.

— Assez d'imprudences comme ça, lui dit celle-ci, qui tremblait comme une feuille, partons vite.

— Allons donc ! qui me connaît ici ?

— Tu ne soupçonnes pas les dangers que tu cours. Viens, viens vite, je te dirai tout quand nous serons seuls ; j'ai fait le voyage exprès pour te prévenir.

— Diable ! fit Legrand.

Et il suivit la jeune fille, qui se dirigea vers la porte où l'attendaient ses deux compagnons.

— Où allons-nous loger Marguerite ? demanda Legrand au plus petit des deux.

— Ici même, car elle meurt de faim et de fatigue, répondit celui-ci avec un léger accent méridional ; je viens de m'entendre avec une servante.

Une des bonnes de la maison vint leur annoncer en ce moment que la chambre était prête et le souper servi.

Un instant après, ils entraient tous les quatre dans une assez belle chambre dont les fenêtres donnaient sur la rue St-Laurent, presque en face de la colonne élevée à la mémoire du duc de Berry, quelque temps après l'assassinat de ce prince.

— Ah ! voilà un lit, dit Marguerite avec un soupir de satisfaction, je vais donc pouvoir me reposer.

Puis s'adressant à voix basse à Legrand, pendant que ses deux compagnons allaient vers la fenêtre :

— Il faut quitter Caen tout de suite.

— Mais nous avons une affaire...

— Quand il s'agirait d'un million, je te dis qu'il faut partir.

— Eh bien, cette nuit...

— Non, non, pas cette nuit, pas même dans une heure, mais à l'instant ; je te répète que je ne suis venue que pour cela.

— Enfin qu'y a-t-il ? Parle.

— Écoute, j'ai le corps brisé, les pieds en sang ; je tombe de fatigue, je vais m'étendre sur ce lit, et puis je te dirai tout.

— Mange d'abord, dit Legrand en lui montrant une petite table servie au milieu de la pièce.

— Quand je me serai reposée, car la fatigue l'emporte sur tout.

Elle passa dans l'alcôve, dont elle tira les rideaux, et s'étendit tout habillée sur le lit.

Legrand revint vers ses deux compagnons.

— Où en sommes-nous ? leur demanda-t-il.

— L'horloger a fermé sa boutique, et il se couche en ce moment, répondit le plus petit de ses deux compagnons.

Et il montra du doigt une maison située en face et dont une fenêtre était éclairée.

— Oui, c'est bien sa chambre, dit Legrand ; il couche au-dessus de sa boutique.

— A quelle heure nous mettons-nous à l'œuvre ?

— Attendez-moi là un instant, il faut que je parle à Marguerite, elle a quelque chose à me dire, je ne sais pas quoi, mais il faut que ce soit bien extraordinaire, puisqu'elle est venue de là-bas à Caen tout exprès pour ça.

— Qu'est-ce que ça peut-être ?

— Je vais le savoir.

Il alla à l'alcôve, ouvrit les rideaux et s'approcha du lit.

Marguerite dormait.

Il y avait cinq minutes à peine que sa tête s'était posée sur l'oreiller, et le sommeil s'était déjà emparé d'elle.

Et sur ses traits, pâles et altérés, on lisait si bien le besoin d'un long repos que Legrand n'eut pas le courage de l'éveiller.

Il allait s'éloigner quand il vit ses lèvres s'agiter.

Il écouta et il entendit ces paroles incohérentes sortir de sa bouche comme un râle :

— Legrand... pars vite !... Si tu savais !... la police... là... sur tes pas... ici... puis... perdu... trahi... puis... fuis vite...

Puis elle se tut, et son sommeil redevint calme et profond.

— Bah ! fit Legrand, la police ! son épouvantail ! toujours le même ! des imaginations de femme !

Et haussant les épaules, il alla rejoindre ses deux compagnons, après avoir refermé sur Marguerite les rideaux de l'alcôve.

Le plus petit des deux compagnons de Legrand, couvert d'une blouse comme son camarade, avait l'œil noir, la physionomie mobile et le teint basané du Méridional.

Ses larges épaules, son cou musculeux, ses mains sèches et nerveuses, sa taille agile et souple, tout attestait en lui une constitution d'athlète.

Son compagnon, taillé en force, mais lourd et mal proportionné, gauche de geste et de tournure, trahissait clairement son origine par son accent fortement germanisé.

Celui-là était Allemand.

Mais l'un et l'autre, dans le frottement de la vie parisienne, avaient considérablement atténué leur type en y fondant celui du voyou faubourien.

D'ailleurs, un trait commun reliait ces deux individus l'un à l'autre et laissait deviner la conformité de leurs instincts et de leur genre de vie : c'était quelque chose d'inquiet et de sinistre dans le regard, de sombre et de soucieux dans l'état habituel de leur physionomie.

Quand il vit Legrand se diriger vers le lit de Marguerite, l'Allemand sortit avec son camarade et lui dit :

— Écoute, Pascal, pendant que nous sommes seuls, il faut que je te parle à cœur ouvert.

— Parle, dit Pascal.

— Sais-tu à combien s'élève notre bande !

— Ma foi ! non.

— Eh bien, en comptant tout, les grinches, les indicateurs, les femmes et les fourgats (recéleurs), nous sommes près de cinquante.

— Après ?

— Un hasard, une imprudence, une trahison peuvent nous perdre, et quand je vois un secret comme le nôtre à la discrétion de cinquante langues, dont vingt de femmes pour le moins, ça me fait trembler.

Le front de Pascal se rembrunit.

— C'est vrai tout de même, murmura-t-il.

— Sur cinquante, il est impossible qu'à la fin la rousse n'en pince pas un.

—Impossible, c'est juste.

—Alors, celui-là, les juges, les procureurs, les substitués, toute la séquelle de la justice l'entortillent, le font jaspiner, et quelques jours après, v'lan ! râfle générale de la bande, nous y passons tous.

—Nom d'un nom ! murmura Pascal, c'est que ça ne me chausse pas du tout ; assez de pré comme ça, merci, je sors d'en prendre.

Il ajouta, après une pause :

—C'est très-bien, je vois bien que nous sommes dans une mauvaise passe, mais comment nous en tirer ?

—Il y a un moyen.

—Lequel ?

—Lâcher la bande et travailler à nous deux.

—Fameux ! ça me va.

L'Allemand allait reprendre la parole quand il sentit une main se poser sur son épaule.

Il se troubla et se demanda tout bas :

—Aurait-il entendu ?

Il tâcha de lire sa pensée sur sa physionomie, mais il n'y put rien deviner ; elle était impassible.

—Eh bien, que t'a dit Marguerite ? lui demanda-t-il d'un ton dégagé.

—Rien.

—Comment ?

—Elle dort.

—Tant pis.

—Pourquoi ?

—Elle avait quelque chose à te dire, et elle a fait plus de soixante lieues pour ça, ce qui n'annonce rien de bon.

—Elle me le dira tantôt, à son réveil.

—Trop tard, peut-être, car elle t'a recommandé de partir, de quitter Caen tout de suite, sans même attendre une heure.

—Oh ! mais non pas avant d'avoir nettoyé la boutique de l'horloger. Ah ! surtout pas d'imprudences comme cette nuit, chez M. Radiguet ; j'avais pourtant bien combiné mon affaire, mais on ne pense pas à tout.

—Que veux-tu dire ?

—Quand le commissaire de police, M. Ducheylard, un roublard premier numéro, celui-là, est entré ce matin chez M. Radiguet pour constater le vol de cette nuit, il est resté stupéfait. Pas de trace d'effraction, pas de serrure forcée, pas un paquet dérangé, nul vestige de pas, rien enfin annonçant l'œuvre d'un malfaiteur. Ah ! c'était proprement travaillé, je m'en flatte.

—Après ?

—Si fin qu'il soit, le commissaire coupait en plein dans le truc, quand par malheur il aperçoit quelques gouttes de bougie figée sur le comptoir ; ça le chiffonne, il regarde avec attention, cette bougie était jaune ; or, celle dont se servent les Radiguet est blanche, comme presque toutes les bougies ; c'est ce qui nous a perdus.

—Bah ! fit Pascal, qu'est-ce que ça prouve contre nous ?

—Ça ne prouve rien contre nous, mais ça prouve en faveur du marchand de dentelles, et voilà ce qui m'embête. Si nous avions eu l'idée d'enlever ces gouttes de bougie, les soupçons tombaient sur les Radiguet, qu'on accusait d'un vol simulé, c'était mon plan ; toute la surveillance de la police se concentrait sur eux, l'idée d'une bande de voleurs ne venait à l'esprit de personne, et nous pouvions travailler sans risquer d'être inquiétés.

—Alors, dit l'Allemand d'un air inquiet, cette affaire a fait ouvrir l'œil à la rousse ?

—Justement.

—Eh bien, voulez-vous que je vous dise mon avis ?

—Mayer, je te prévins que tu vas dire une bêtise.

Ainsi encouragé à exprimer son opinion, l'Allemand reprit :

—Renonçons à l'affaire.

—Une bêtise, je l'avais bien dit, fit Legrand en aspirant bruyamment une prise de tabac qu'il puisa dans un cornet de papier.

Mayer se hâta de reprendre :

—Entendons-nous, je dis qu'il faut y renoncer, mais pas pour toujours.

—Vraiment ?

—Non, attendons seulement que...

Legrand l'interrompit d'un geste violent.

—Attendre quoi ? dit-il, que l'horloger, effrayé par l'affaire Radiguet, ait eu le temps de faire changer toutes les serrures ? que la rousse, revenue de son trouble, ait eu le temps de voir clair là où elle ne voit encore que du feu, et d'organiser une surveillance de nuit dont l'absence nous laisse en ce moment toute notre liberté d'action ? Tiens, il me fait pitié.

Il se tut et fit quelques pas dans la chambre, évidemment en proie à une sourde colère.

Puis revenant à l'Allemand, il reprit d'une voix sombre :

—Tu ne te rappelles donc pas tout ce que j'ai accompli ! Il me semblait impossible de pénétrer chez l'horloger : les obstacles étaient insurmontables ; quatre serrures dont deux de sûreté, un ressort correspondant d'une porte à un timbre placé à la tête du lit du jeune homme, enfin un chien de garde dans la boutique, voilà ce qui nous barrait le passage, rien que ça ! Eh bien, toutes ces difficultés, je les ai vaincues. Non-seulement j'ai les quatre fausses clefs dans ma poche, mais je les ai essayées toutes, et elles fonctionnent comme celles qui ont ouvert la porte des Radiguet.

Il continua :

—Le ressort correspondant au timbre, j'ai trouvé le moyen de le paralyser ; le chien, je m'en suis fait un ami. Enfin tous les obstacles sont renversés, nous n'avons plus qu'à entrer : tout marche comme sur des roulettes ; des enfants feraient l'affaire, et c'est alors que tu parles d'attendre ! Attendre ! allons donc ! pas un jour, pas une heure ! C'est cette nuit même qu'il faut agir, comme nous l'avions décidé.

Et se tournant vers Pascal :

—Qu'en dis-tu, toi ?

Celui-ci, entraîné par l'énergie de Legrand et craignant de passer pour un poltron, répondit sans hésiter :

—Je suis de ton avis, tout est prêt, il faut agir.

—A la bonne heure, tu es un homme, toi ; mais cet Allemand c'est de la choucroute qu'il charrie dans ses veines.

Puis, après avoir embrassé ses deux compagnons d'un rapide et étrange regard, il reprit :

—Jules Péchard est jeune, robuste, et a l'air déterminé ; j'aime à croire qu'il n'aura pas la maladresse de s'éveiller, et que tout se passera en douceur ; cependant il faut tout prévoir. Je ne veux pas le buter ; au contraire, je ferai tout pour lui éviter ce désagrément, vu que ça pourrait être malsain pour nous-mêmes. Mais j'aime mieux tuer le diable que le diable me tue : il faut donc prendre nos précautions. Nous allons trouver des armes chez moi, et...

—Chouriner ! ah ! mais non, je ne veux pas de ça, dit vivement Mayer.

—Moi non plus, s'écria Pascal.

—Imbéciles ! murmura sourdement Legrand, je vous répète qu'il ne s'éveillera pas plus que les Radiguet ; toutes mes précautions sont prises pour ça. Ce n'est donc pas pour lui que nous serons armés, mais pour les gendarmes, en cas de malheur.

—C'est différent, dit Mayer, les gendarmes, je ne dis pas, et encore...

—Prenez toujours des armes, sauf à ne pas vous en servir, c'est plus prudent.

—Soit.

—Et maintenant, dit Legrand, dont le regard enveloppa encore une fois ses complices avec une expression diabolique, voilà l'heure, filons.

Il souleva un des rideaux de l'alcôve.

Marguerite dormait toujours, mais son sommeil était agité, et elle parlait haut.

—Oui, disait-elle, la rousse... prévenue... prends garde... une souricière... perdu.

Mayer pâlit.

—Il faudrait l'éveiller, dit-il, savoir...

—Allons donc ! un rêve ! fit Legrand en haussant les épaules.

Il ouvrit la porte, et ils sortirent.

Voici ce qui se passait deux heures après les scènes que nous venons de raconter.

Il était deux heures.

Le ciel était couvert.

La nuit noire.

La ville silencieuse comme un désert.

Pas une lumière aux fenêtres.

Tous les habitants étaient plongés dans le sommeil.

LE CRIME DE LA RUE SAINT-LAURENT.

Tous, hors trois individus qui rasaient les maisons en jetant de côté et d'autre des regards inquiets.

Ils avaient eu la précaution de mettre des chaussons de lisières par-dessus leurs souliers, de sorte qu'ils marchaient comme des ombres, sans faire aucun bruit, n'échangeant entre eux ni un geste ni une parole.

Ils s'arrêtèrent au bout de la rue Saint-Laurent, juste en face du Grand saint Etienne, près de la boutique de l'horloger Jules Péchard.

Là, ils se groupèrent tout près l'un de l'autre, de manière à occuper aussi peu de place que possible, mais en observant toujours le plus profond silence.

Alors le plus grand des trois tira une clef de sa poche, et avec une lenteur et des précautions infimes, il la glissa dans la serrure de la porte de l'allée.

Puis il fit faire deux tours à la clef, qui fonctionna sans produire le plus léger grincement.

La porte était ouverte.

Il la poussa, toujours très lentement et en la soulevant.

Elle ne fit pas plus de bruit en roulant sur ses gonds que s'ils eussent été de velours.

Pendant cette opération, Mayer, l'Allemand, plongeait son regard dans toutes les directions de la place et de la rue Saint-Laurent.

Pascal avait l'œil fixé sur le premier étage de la maison.

C'était là que couchait Jules Péchard, juste au-dessus de sa boutique.

Quand il eut poussé la porte, Legrand, sans souffler mot, fit un signe à ses deux compagnons.

Et ils disparurent tous trois dans l'allée.

Legrand commença par fermer la porte de l'allée.

C'était une précaution contre les passants attardés que le hasard eût pu amener de ce côté.

Puis il fit flamber une allumette qui brilla sans crépiter.

Un nouveau système.

Une trouvaille de Legrand.

Après quoi il tira de dessous sa blouse une lanterne sourde au milieu de laquelle était fixé un bout de bougie qu'il alluma.

Cette bougie, commune et d'un ton jaunâtre, était celle qui avait servi pour le vol de la nuit précédente.

Alors se dirigeant à la pâle clarté de la lanterne, ils trouvèrent bientôt une petite porte.

Celle qui communiquait de l'allée dans la boutique de l'horloger.

Ils marchaient sans bruit et retenaient leur respiration, si bien qu'on eût dit trois fantômes, trois créatures immatérielles, effleurant le sol sans s'y appuyer.

La porte était fermée par trois serrures.

Legrand remit la lanterne à Pascal, tira trois clefs de sa poche, en choisit une, et l'approcha d'une des serrures de sûreté.

Mais en ce moment les trois bandits tressaillirent.

Ils venaient d'entendre un bruit derrière cette porte.

C'était comme une respiration halétante qui s'arrêtait et reprenait par intermittence.

Tous trois étaient demeurés immobiles, interdits, s'interrogeant du regard, en proie à une vive anxiété.

Déjà Pascal et Mayer faisaient un pas vers la porte de l'allée, quand Legrand les rassura d'un signe, et se penchant vers eux, il murmura : Castor.

Ils écoutèrent de nouveau et reconnurent, en effet, dans le bruit qui les avait effrayés, la bruyante aspiration d'un chien. C'était Castor qui avait flairé Legrand.

Celui-ci glissa la clef dans la serrure et fit trois tours.

Il allait lentement, mais avec autant d'assurance et de dextérité que le serrurier le plus habile.

Au bout de cinq minutes les trois serrures étaient ouvertes.

Les clefs enduites d'huile, admirablement fabriqués, n'avaient fait entendre aucun bruit.

Avant de pousser la porte, Legrand éleva la main et appuya le doigt sur une petite tige à charnière.

C'était le ressort qui correspondait au timbre placé à la tête du lit de Jules Péchard.

Ce ressort ainsi paralysé, Legrand ouvrit la porte, et ils entrèrent tous trois, l'un après l'autre.

Enfin, ils étaient dans la boutique.

Ils avaient triomphé de tous les obstacles.

Ils le croyaient du moins, quand un incident faillit tout perdre.

A la vue de Legrand, Castor s'était mis à bondir en poussant de petits gémissements.

Il y avait là un grave danger, si grave que Pascal, épouvanté, tira vivement son couteau de sa poche pour en frapper le chien.

Mais Legrand lui arrêta le bras et, lui montrant du doigt le plafond, lui fit signe de rengainer son arme.

Au milieu de ce plafond était pratiqué un judas qui restait ouvert toute la nuit, afin que le moindre bruit pût parvenir aux oreilles de l'horloger.

Pascal comprit et glissa son couteau dans sa poche.

Alors Legrand tira de dessous sa blouse un morceau de viande qu'il jeta à Castor.

Il avait tout prévu.

Puis, après avoir projeté la lumière de sa lanterne sur tous les points de la boutique, pour montrer à ses deux compagnons les pendules, les montres et les bijoux dont elle était abondamment garnie, il murmura tout bas :

—Allons !

Et, sans qu'ils eussent besoin de s'entendre, chacun d'eux prit le poste qui, sans doute, lui était habituellement assigné dans ce genre d'expéditions.

L'Allemand, près de la porte qui venait d'être ouverte.

Legrand, à portée des montres et des bijoux qu'il se chargeait de choisir et d'enlever.

Pascal, au milieu de la boutique, pour recevoir les objets des mains de Legrand et les passer à Mayer.

On se mit enfin à l'œuvre.

En moins de dix minutes, plus de cinquante montres et autant de bijoux, quelques uns garnis de diamants, étaient passés dans les mains de Mayer, qui les entassait dans d'immenses poches confectionnées pour cet usage et attachées sous sa blouse.

Pour éviter le danger d'un choc, qui, si léger qu'il fût, eût pu donner l'éveil, Legrand passait tous ces objets un à un à Pascal, qui les remettait à Mayer, sans bouger de la place où il était cloué.

L'Allemand, observant la même précaution, allongait le bras pour s'emparer des bijoux, qu'il posait l'un sur l'autre dans ses vastes poches.

Et pas un bruit, pas un froissement ne se faisait entendre dans le profond silence de la nuit.

Tout à coup, Legrand s'arrêta et prêta l'oreille.

Puis son regard se fixa sur le judas.

Un craquement se fit entendre dans la chambre de l'horloger.

Il fit un signe à Pascal, qui s'approcha de lui.

—As-tu entendu ? lui demanda-t-il à voix basse.

—Oui, répondit Pascal.

—Dis à Mayer de grimper l'escalier en rampant et d'aller écouter à la porte de la chambre.

Pascal alla transmettre cet ordre à Mayer, qui, lui aussi, avait été frappé de ce craquement.

Un instant après, celui-ci arrivait en haut de l'escalier, s'étalait tout de son long et collait son oreille au bas de la porte de l'horloger.

Il écouta quelques instants et n'entendit rien.

—Bah ! pensa-t-il, il s'est retourné dans son lit tout en dormant.

être ailleurs qu'ici. La rousse ! une souricière !... Ces derniers mots de Marguerite ne me sortent pas de la tête.

Au bas de l'escalier il aperçut une petite échelle accrochée le long du mur.

Cette échelle lui suggéra une idée.

—Je ne crois pas qu'il nous joue le mauvais tour de s'éveiller, pensa-t-il ; n'importe, je vais prendre une petite précaution.

Il décrocha l'échelle et la posa de biais sur les marches de l'escalier.



Sais-tu à combien s'élève notre bande ! (Page 368)

C'est justement ce que pensait Legrand, qui avait compris la cause du bruit et n'en était nullement effrayé.

Mais il avait son idée.

Pendant que l'Allemand était sur le carré et Pascal au bas de l'escalier, Legrand força lestement une caisse, y puisait des rouleaux d'or et des billets de banque, en bourrait ses poches, et à la hâte qu'il mettait à cette opération, aux regards furtifs qu'il jetait du côté de la porte, il était clair que cette partie du butin devait rester un mystère pour ses associés.

Comme il achevait de nettoyer la caisse, Mayer descendit en murmurant :

—Il dort, pas de danger, mais c'est égal, j'aimerais mieux

—Voilà, murmura-t-il, ravi de son idée, si avec ça il ne se casse pas les reins, il aura de la chance.

Et il rentra dans la boutique.

Pascal le questionna du regard.

—Rien, répondit Mayer par un signe de tête.

Les montres et les bijoux de toute espèce s'entassèrent de nouveau dans les poches de l'Allemand.

Les trois bandits étaient là depuis une demi-heure à peine, et la boutique était presque entièrement dévalisée.

Après avoir choisi les objets les plus précieux et les plus commodes à transporter, Legrand la parcourait d'un dernier regard avant de partir.

Violamment tonté par deux pendules d'un très-grand prix, il se demandait s'il était prudent d'emporter des pièces d'un pareil poids, quand tout à coup un cri terrible retentit au-dessus de sa tête.

—Misérables ! cria une voix tonnante.

Cette voix venait du judas.

—L'horloger ! Fichtre ! s'écria Legrand.

Et, poussant rudement ses deux complices, qui étaient restés comme foudroyés :

—Allons donc ! filons !

Au même instant, un bruit sec, pareil à celui que produit un ressort, se fit entendre à la fois à la porte de la chambre et à celle de l'allée.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura Pascal inquiet.

—Oh ! détalons, il n'est que temps, s'écria l'Allemand.

En effet, la porte de la chambre venait de s'ouvrir, et on entendait l'horloger se précipiter dans l'escalier en criant :

—A moi ! à moi ! on me vole !

En deux bonds les trois bandits s'étaient élancés vers la porte de l'allée.

Legrand était en avant.

—Mais ouvre donc, lui crièrent Mayer et Pascal, stupéfait de sa lenteur.

Legrand se retourna brusquement, et se frappant le front d'un geste à la fois furieux et désespéré :

—Impossible ! s'écria-t-il, nous sommes enfermés !

III

LE MEURTRE.

Le mot prononcé par Legrand avait produit un effet foudroyant sur ses deux complices.

—Enfermés ! murmura Pascal d'une voix troublée.

Jules Péchard paraissait en ce moment au haut de l'escalier.

Il était en chemise, les épaules seulement étaient couvertes d'un paletot, qu'il avait jeté sur lui à la hâte.

—Oui, cria-t-il, je viens de vous enfermer, je vous tiens tous, vous ne sortirez pas d'ici.

Et il s'élança dans l'escalier en criant :

—Au voleur ! au voleur ! à moi ?

—Mille tonnerres ! gronda Legrand en grinçant des dents.

—Laisse faire, lui dit Mayer, il n'ira pas loin.

A peine avait-il parlé, qu'on vit le jeune homme bondir, puis retomber lourdement dans l'escalier, la tête en avant.

—Le tour est joué, dit l'Allemand.

—Jetez-vous sur lui et lardez-lui la gorge pour l'empêcher de crier, dit Legrand à Pascal et à Mayer ; moi, je m'occupe de la porte, car si dans deux minutes nous ne sommes pas dehors, nous avons sur le dos les voisins et les locataires, et alors nous sommes flambés.

Pascal frissonna.

—Mais va donc ! lui cria Legrand, voyant qu'il restait immobile.

—Ah ! voilà ce que je craignais, murmura lourdement Pascal.

Et il ajouta d'un ton décidé :

—Eh bien, non, non, pas de sang, je n'en veux pas.

—Moi non plus, dit Mayer, risquer la guillotine, jamais.

Et tous deux tentèrent à leur tour d'ouvrir la porte.

Mais tous leurs efforts furent inutiles.

En ce moment, Jules Péchard, qu'on croyait évanoui, à moitié mort au bas de l'escalier où il avait roulé, se releva tout à coup et recommença à crier :

—A moi ! à moi ! on me vole !

—La guillotine ! s'écria alors Legrand, vous n'avez qu'un moyen de l'éviter ! c'est de faire taire cette voix-là ; la mort pour vous ou pour lui, choisissez.

Et comme l'horloger criait toujours :

—Allons, dit Pascal à Mayer, il le faut.

Mayer l'avait déjà compris.

Tous deux s'élançèrent sur Jules Péchard.

Ils venaient l'un et l'autre le couteau à la main

Le jeune homme était sans armes. Mais, ainsi que l'avait jugé Legrand, il était d'une force prodigieuse et d'un courage à toute épreuve.

Le regard fixé sur ses deux ennemis, il les attendait intrépidement.

Au moment où ils se ruèrent sur lui, il envoya un formidable coup de pied à celui qui se trouvait en avant.

C'était l'Allemand.

Celui-ci alla rouler à terre en jetant un cri de douleur.

Le coup, parfaitement visé, l'avait atteint juste au creux de l'estomac.

Débarrassé de cet ennemi, le jeune homme, au lieu d'attendre l'autre, s'était élancé sur lui et l'avait enlacé de manière à paralyser la main qui tenait le couteau.

Alors une lutte terrible s'engagea entre ces deux hommes d'une vigueur égale, Pascal faisant des efforts inouïs pour dégager son bras et se servir de son couteau ; Jules Péchard de son côté, tâchant de s'emparer de cette arme, qui, une fois en son pouvoir, eût rendu la partie presque égale entre lui et les assassins.

Pendant cette lutte, Legrand cherchait à ouvrir la porte de l'allée.

Mayer râlait, se tordait dans le coin où il était tombé.

Le coup de pied qu'il avait reçu lui avait coupé la respiration.

Il étouffait.

L'horloger n'avait donc affaire qu'à un seul adversaire.

S'il parvenait à le terrasser, il était sauvé.

Son plan était simple et d'un succès certain.

Il lui enfonçait son couteau dans la poitrine, puis s'élançait d'un bond sur le bandit occupé à la porte de l'allée.

Quant au troisième, toujours étendu à terre, rien de plus facile que de s'en débarrasser.

Surexcité par cette espérance, Jules Péchard fit un dernier et suprême effort.

Le hasard le servit.

Le talon de Pascal ayant touché la marche de l'escalier au moment même où son adversaire réunissait toutes ses forces pour le renverser, ses jarrets fléchirent, et il tomba les reins sur l'escalier.

—Canaille ! s'écria-t-il avec un rugissement.

Le jeune homme était épuisé.

Mais, résolu à lutter jusqu'au dernier souffle, et voulant à tout prix profiter de son avantage, il posa un genou sur la poitrine du bandit et tenta de lui arracher son couteau.

Malheureusement il avait oublié Mayer.

Or, celui-ci quoique pouvant respirer à peine, avait conservé assez de présence d'esprit pour se rendre compte de sa position.

Il avait compris que sa propre destinée dépendait de l'issue du combat qui avait lieu sous ses yeux, et que Pascal, mort ou blessé, entraînait sa perte et celle de toute la bande.

Quand il vit celui-ci tomber, il chercha son couteau, qu'il avait lâché en roulant à terre.

Il le trouva enfin.

Alors il rampa lentement, sans bruit, jusqu'aux deux combattants.

Et comme Jules Péchard jetait une exclamation de triomphe en arrachant le couteau de Pascal, Mayer lui enfonçait le sien entre les deux côtes.

Le jeune homme se retourna brusquement et voulut s'élançer sur son meurtrier.

Mais aussitôt il chancela, poussa un profond soupir et tomba lourdement à terre.

Mayer lui porta aussitôt trois coups de couteau à terre.

Au même instant, un homme bondissait par-dessus son corps et gravissait l'escalier en trois sauts.

C'était Legrand.

—Brute que je suis ! murmura-t-il, c'est là-haut qu'est le ressort qui a fermé la porte.

Il chercha à tâtons et finit par trouver un bouton faisant saillie sur le mur.

Il poussa.

Un bruit se fit entendre : la porte de l'allée était ouverte. Alors il descendit l'escalier comme il l'avait monté, en deux ou trois bonds.

Ses deux compagnons l'attendaient sur le seuil.

—Donne-moi une des deux poches, dit-il vivement à l'Allemand.

Mayer détacha une poche pleine de bijoux et la lui remit.

—Maintenant, dit Legrand, il est prudent de décamper chacun de son côté ; prenez des directions opposées, et à tantôt vers midi, à la station de Mézidon.

Mais comme ils allaient se séparer, un homme parut tout à coup au milieu d'eux, pâle, couvert de sang, et tendant la main pour s'emparer de Legrand, qui avait fait quelques pas dans la rue :

—Gredin ! s'écria-t-il, je te tiens.

—Maladroits, murmura Legrand, en jetant un regard de fureur à ses compagnons.

Il voulut fuir.

Mais Jules Péchard marcha droit à lui.

C'était un spectacle admirable et plein d'horreur à la fois que cet homme dont plusieurs blessures, mortelles peut-être, ne pouvaient ébranler l'intrépidité, et qui, presque nu et perdant tout son sang, poursuivait encore son assassin.

—Il faut en finir ! s'écria Legrand, et puisqu'il est trop coriace pour le couteau, servons-lui d'un autre plat.

Et, tirant un pistolet de sa poche, il l'ajusta.

Jules Péchard vit l'arme.

Il n'était qu'à trois pas de l'assassin.

Non-seulement il ne recula pas, mais il continua de marcher sur lui.

—Ah ! tu veux en goûter ! s'écria Legrand.

Il lâche la détente.

Le coup partit et produisit une détonation effroyable dans la ville déserte et silencieuse.

Jules Péchard chancela.

Une nouvelle trace sanglante se dessinait sur la blancheur de sa chemise.

Mais il se redressa et fit encore un pas vers Legrand.

—Il est enragé ! s'écria celui-ci.

Et il déchargea son second coup sur le malheureux.

Puis, lui tournant le dos, il s'élança en avant et disparut.

Jules Péchard porta la main à son cou.

C'était là que la seconde balle l'avait atteint.

Le sang lui montait à la gorge et l'étouffait.

Cependant, cette fois encore, il se roidit contre la mort qui voulait le terrasser.

Et il marcha droit à Pascal et à Mayer, quo la stupeur semblait avoir cloués sur place.

Il tenait la main posée sur son cou pour arrêter le sang qui coulait à flots.

Et à travers le brouillard qui lui couvrait la vue, il se dirigeait vers eux.

—Filons, dit Mayer, ça tourne mal pour nous.

—Il nous a vus, lui seul pourrait nous reconnaître, impossible de le laisser vivre, il y va de notre tête, dit froidement Pascal.

Et, ajustant le malheureux Péchard, il déchargea sur lui les deux coups de son pistolet.

Il avait tiré presque à bout portant.

Cette fois, l'intrépide jeune homme tomba à la renverse et resta immobile sur le pavé.

—Mort ! dit Pascal.

Et il s'élança sur les traces de l'Allemand, qui était déjà loin.

En ce moment un cri aigu partit d'une des fenêtres qui faisaient face à la maison de l'horloger.

Et à cette fenêtre se penchait une femme demi-nue, qui évidemment venait d'être éveillée par le bruit des détonations.

Son abondante chevelure noire retombait éparsée sur ses épaules découvertes.

Cette femme, c'était Marguerite ! Marguerite, muette de stupeur en voyant se réaliser le terrible pressentiment qui la poursuivait depuis quelques jours.

Après avoir déchargé sur sa victime les deux coups de son pistolet, Legrand s'était enfui du côté du Palais de justice.

Il était à trois cents pas à peine quand il entendit de nouvelles détonations.

Il s'arrêta.

—Bon ! murmura-t-il, voilà Pascal et Mayer qui l'achèvent.

Il ajouta avec un sinistre sourire.

—Ils faisaient la petite bouche, et à présent... Allons, c'est à merveille.

Il se pencha en avant et prêta l'oreille.

Plus rien.

Un silence de mort.

Puis un cri retentit jusqu'à lui.

Un cri de femme qui le fit frissonner, sans qu'il pût se rendre compte de cette impression.

C'était le cri désespéré que venait de jeter Marguerite en voyant le malheureux horloger tomber sous la balle de Pascal.

A ce cri, succédèrent de vagues murmures.

—Voilà les voisins qui accourent, pensa Legrand ; quelques-uns auront vu fuir Pascal et Mayer ; pourvu que ces deux brutes-là n'aient pas l'idée de prendre la même direction que moi ! On donnerait cette indication aux gendarmes, et alors...

Il reprit après une pause :

—Mais non, ils seraient déjà là, et je n'entends rien. Allons, ce n'est pas le moment de flâner.

Et il reprit sa course.

Au bout de cinq minutes, il était en pleine campagne.

Tout en courant, il cherchait à s'orienter.

Il avait donné rendez-vous à ses deux complices à la station de Mézidon, situés entre Caen et Lisieux, et tous ses efforts tendaient à se rapprocher de ce point, mais en faisant un immense détour, de manière à s'éloigner en même temps le plus vite possible de la ville de Caen.

La moucharde ne se montrait pas cette nuit-là, et cette circonstance, dont il s'était réjoui d'abord, le mit bientôt dans un grand embarras.

La clarté de la lune pouvait bien l'exposer à de grands dangers, il est vrai, en cas de poursuites, mais elle eût éclairé sa marche et lui eût permis de se diriger à peu près vers le point où il voulait aboutir, tandis que, dans la profonde obscurité qui l'enveloppait, il allait au hasard, sans se rendre compte de la ligne qu'il suivait.

Il s'épouvantait à la pensée de s'égarer dans ces campagnes qui lui étaient inconnues, de s'éloigner du lieu de rendez-vous où l'attendaient ses complices, et de manquer le train qui devait l'emporter vers Paris, son refuge et son phare de salut.

Au bout d'une demi-heure, pendant laquelle il avait toujours couru, il s'arrêta brusquement.

Une réflexion venait de frapper son esprit.

Il avait emporté l'une des deux poches dans lesquelles avaient été entassés les montres et les bijoux de Jules Péchard.

—Or, pensait-il, supposons que je fasse une mauvaise rencontre, deux ou trois gendarmes, et que ces messieurs aient la fantaisie de me fouiller ; tant de montres pour un seul homme, ça leur paraîtrait louche ; ils me ramèneraient à Caen ; de fil en aiguille et de main en main, j'arriverais jusqu'à Charlot : donc il est prudent de me débarrasser de mon bagage.

Il promena ses regards autour de lui et finit par distinguer une grande croix de bois à l'angle de deux chemins.

Il chercha encore ; à dix pas de la croix, il vit une haie au-delà de laquelle s'élevait une petite maison en briques.

—Parfait, dit-il, l'endroit est fameux pour ça, je m'y retrouverai toujours.

Il tira de sa poche un long couteau catalan, se mit à creuser la terre au pied de la haie, juste en face du calvaire.

Quand le trou eut à peu près une profondeur de cinquante centimètres, il y jeta la poche pleine de bijoux, puis la recon-

vrit de toute la terre qu'il venait d'enlever et qu'il piétina jusqu'à ce qu'elle fût entièrement nivelée.

Puis, pour cacher cette terre fraîchement remuée, il y répandit tout ce qu'il put trouver de sable et de cailloux.

Son œuvre achevée, il considéra avec attention le lieu où il se trouvait, afin de le bien graver dans sa mémoire.

Tournant le dos au calvaire, c'est-à-dire à Caen, il vit à sa droite un sentier, à sa gauche une grande route, et entre ces deux chemins une vingtaine de maisons en briques, dispersées çà et là et encloses de haies.

Il était quatre heures du matin, et une vague clarté commençait à dissiper les ténèbres.

Il pouvait donc se rendre un compte assez exact de l'aspect du paysage.

— Reste à savoir maintenant le nom de ce hameau, murmura Legrand ; c'est ce dont je vais t'informer à la première occasion.

Et s'élançant dans le sentier, il reprit sa course.

Au bout d'une heure il s'arrêtait et s'asseyait sur un tas de pierres au bord du chemin.

Là il plongea sa tête dans ses deux mains et se mit à réfléchir.

A quoi songeait-il ?

C'est ce que révéla sa première parole.

— Pauvre Marguerite ! murmura-t-il.

Il ajouta après une pause :

— C'est étrange, ce cri de femme que j'ai entendu là-bas et qui m'a fait bondir ; on eût dit... Eh bien, oui, on eût dit la voix de Marguerite. Mais c'est impossible, elle dormait.

Il reprit après un nouveau silence :

— Que va-t-elle devenir ? Pas d'argent, pas un indice pour nous retrouver ! folle de désespoir quand elle va apprendre ce qui vient de se passer. Pauvre femme ! allons ! en voilà une qui n'a pas eu de chance le jour où elle m'a rencontré.

Il promena ses regards sur le pays qui s'étendait en face de lui.

C'était une immense plaine couverte de meule de blé, semée de loin en loin de grandes fermes, qu'entouraient de larges talus plantés d'arbres.

Un beau paysage normand, qu'éclairaient en ce moment les premières lueurs de l'aube où scintillait la rosée et qu'animaient déjà le chant de l'alouette.

L'assassin jeta un regard sombre sur cette belle et riante nature, et, préférant la fatigue du corps aux saignantes images qui venaient de l'assaillir et que rendait plus intolérable encore le calme harmonieux de ce paysage, il se remit en marche.

Il s'arrêtait, une heure après, au bord d'une petite rivière, à cent pas d'un village.

Il avait la gorge en feu.

Il se pencha pour boire.

Mais il se redressa tout à coup avec un frisson d'épouvante. Ses soulers et le bas de son pantalon étaient rouges de sang.

— Horreur ! balbutia-t-il, si quelqu'un m'eût vu en cet état, c'était ma perte.

Il ajouta tout bas :

— Ou sa mort.

Puis, s'asseyant sur la berge, il oublia de boire pour ne plus songer qu'à faire disparaître au plus vite ce sang, cette preuve éclatante et palpable de son crime.

Il allait commencer cette opération, quand une voix se fit entendre derrière lui.

— Tiens, tiens, qu'est-ce que vous faites là, l'homme ?

Legrand se retourna brusquement.

Il avait pâli.

Celui qui venait de l'interpeller ainsi était un jeune paysan de vingt à vingt deux ans.

Revenu promptement de son trouble, il l'examina d'abord pour voir à qui il avait affaire, puis jeta un regard autour de lui pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls.

En même temps il glissa la main dans sa poche où était son couteau.

Le jeune homme reprit, les yeux fixés sur ses souliers :

— Plus que ça de sang ! excusez ! Ah çà, vous êtes donc employé dans un abattoir ?

Si le jeune homme eût rencontré en ce moment le regard du bandit, il eût frémi.

Mais, après un moment d'hésitation, Legrand repoussa la sinistre pensée qui venait de traverser son esprit.

Le paysan avait une expression de bonhomie naïve qui l'avait rassuré tout à coup.

— Non, répondit-il tranquillement, je ne travaille pas dans les abattoirs, ce n'est pas dans mes goûts ; ce sang-là, c'est le mien.

— Vous vous êtes blessé ?

— Du tout, un saignement de nez.

— Ah ben, merci ! Vous en avez ben perdu une pinte.

— Ça m'évitera un coup de sang, dit Legrand avec un sourire.

Puis, frappé d'une inspiration subite, il reprit :

— Tenez, je vais vous dire franchement la chose ; je suis employé au chemin de fer.

— À la station de Moul-Argence, peut-être ?

— Non, à la station de Mézidon. Or, j'ai obtenu un congé de vingt-quatre heures pour venir à la noce par ici, vous savez, le petit village, là-bas, où il y a un calvaire ?

— A Bavent ?

— Juste. Entre nous, je me suis mis dans les brindezingues, je suis tombé sur le nez, il s'en est suivi une hémorragie, et voilà pourquoi vous voyez mes souliers et mon pantalon dans cet état.

— Oh ! je connais ça, n'y a pas d'affront.

— Mais le pis de l'affaire, c'est pas ça.

— Quoi donc ?

— Je vous ai dit que j'avais un congé de vingt-quatre heures.

— Eh bien ?

— Eh bien, si à huit heures je ne suis pas à la station de Mézidon, je perds ma place.

— Diable ! c'est qu'il est déjà six heures.

— Et Mézidon est loin ?

— Oui, mais vous pourriez gagner la station de Moul-Argence ; avec une voiture, vous y arriveriez pour le train, et alors vous seriez à Mézidon pour huit heures.

— Voulez-vous m'y conduire ?

Le paysan se gratta l'oreille.

— Dix francs, ça va-t-il ?

— Tout de même, dit le paysan, dont l'hésitation cessa subitement.

— Bon ! attendez que je lave mon pantalon, et je vous suis.

IV

EN CHEMIN DE FER.

Mais laissons le fugitif et revenons à la victime que nous avons vue tomber sous les coups de Pascal.

En quelques minutes, plus de cent personnes étaient accourues de tous les points de la rue Saint-Laurent et s'étaient groupées autour du malheureux Péchard.

La rue offrait en ce moment un lugubre et saisissant spectacle.

Un grand cercle, composé d'hommes et de femmes à demi vêtus, et au milieu de ce cercle un individu tenant à la main une torche de résine dont la flamme vacillante éclairait sinistrement le corps immobile, la chemise blanche rayée de traînées de sang, la face labourée de coups de couteau.

Au delà du cercle, les ténèbres formaient un cadre noir à l'horrible tableau.

Deux hommes étaient agenouillés de chaque côté du blessé, dont la respiration courte et bruyante ressemblait à un râle, l'un pleurant, l'autre épongeant le sang qui coulait à flots d'une blessure au cou.

Le premier, âgé de dix-huit ans, était Albert Péchard, le frère de l'horloger.

L'autre était un médecin, le docteur Lebidois.

Le silence était profond, et une vive anxiété se peignait sur tous les visages.

Le jeune homme pouvait-il être sauvé? N'était-il déjà plus qu'un cadavre?

Telle était la terrible question que chacun se posait tout bas, le regard fixé sur le docteur.

Parmi les personnes les plus vivement impressionnées et qui semblaient attendre avec le plus d'angoisse l'arrêt du médecin, on eût pu remarquer une jeune fille qui, les traits bouleversés, murmurait d'une voix tremblante :

— Oh ! non, non, il n'est pas mort, il ne mourra pas !

Cette jeune fille, c'était Marguerite, et le lecteur comprendra sans peine la cause secrète de son intérêt pour la victime de Legrand et de ses complices.

Le docteur Lebidois parla enfin à la foule qui attendait silencieuse et émue la parole qui allait tomber de ses lèvres.

— Son état est désespéré, dit-il d'une voix triste et grave, hâtons-nous de le transporter chez lui.

Quatre hommes s'offrirent pour ce triste office, et, le soulavant avec d'extrêmes précautions, ils emportèrent sur leurs épaules, sanglant et demi-mort, celui qui une heure auparavant était ple le force et de santé.

Tout le monde le suivit jusqu'à sa demeure.

— Albert Péchard marchait devant le corps de son malheureux frère, les traits pâles et défigurés par le désespoir.

Une seule personne ne s'était pas mêlée à la foule : c'était Marguerite.

Restée seule au milieu de la rue, maintenant plongée dans l'obscurité, les bras pendants et la tête penchée sur la poitrine, elle n'avait plus conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Hébétée par la violence et la rapide succession des impressions qui l'avaient assaillie depuis vingt-quatre heures, elle se répétait sans cesse et sans même comprendre le sens de ses paroles :

— Que faire ? que faire ?

Enfin elle recouvra peu à peu la lucidité de son esprit et le sentiment de sa situation, alors son visage s'anima subitement, un éclair rapide brilla dans son regard, et, levant ses bras vers le ciel, elle s'écria avec un accent désespéré :

— Il a tué !... Mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! mais il est perdu.

Elle ajouta après une pause :

— Oh ! oui, perdu, car la police a son nom, son signallement, elle a tout cela par cette femme, cette cousine Madelon, qui l'a vendu, qui les a vendus tous les trois ; je ne l'ai pas entendue, mais j'en suis sûre. Oh ! c'est maintenant surtout qu'il faut le trouver et le prévenir à tout prix. Le trouver ! mais où ? à Paris ? Oui, oui, c'est là qu'il a dû se réfugier.

Elle réfléchit quelques instants, puis elle courut au débit du Grand saint Étienne.

Elle trouva facilement sa chambre, où brûlait encore la chandelle qu'elle avait allumée avant de sortir.

La table qu'on avait dressée pour elle était encore là, chargée d'une tranche de bœuf, d'une bouteille de cidre et d'un pain.

Personne dans l'établissement : maîtres et domestiques l'avaient quitté pour aller assister de près à l'horrible drame, qui venait de se passer sous leurs yeux.

Sûre de n'être pas inquiétée, Marguerite but un verre de cidre, prit le pain sous son bras et sortit à la hâte.

Vingt minutes après, elle arrivait à la gare du chemin de fer, et, en se mêlant à un groupe de huit à dix personnes, elle parvenait à se glisser sans billet dans la salle d'attente d'abord, puis dans un wagon de troisième classe.

Quand le train fut en marche, elle se mit à réfléchir profondément dans le coin où elle s'était blottie pour échapper aux regards.

Alors pour la première fois, un doute lui vint sur la trahison de la cousine Madelon.

Elle se demanda s'il était possible d'admettre que la police,

provenue et renseignée par elle, eût laissé s'accomplir le meurtre qui venait d'être commis.

Plus elle y songeait, plus la chose devenait impossible.

L'individu qu'elle avait vu causer avec la cousine Madelon était bien un agent de police, elle avait vu sa carte, le doute n'était donc plus possible sur ce point ; mais sur quoi avait roulé l'entretien dont elle avait cru deviner le sujet ?

Ses fonctions de concierge ne mettaient elles pas naturellement la cousine en rapport avec cet individu, et n'était-il pas possible qu'il n'eût été question entre eux que de quelque amende encourue par celle-ci ou de tout autre détail aussi insignifiant ?

— Au reste, pensait-elle, aussitôt arrivée à Paris, je saurai bien à quoi m'en tenir ; je courrai chez la cousine Madelon, et si elle hésite à me dire où est Legrand, alors je serai fixée, elle nous aura trahis.

Sous l'empire de cette préoccupation, dont son esprit ne pouvait se délivrer, elle repassait tour à tour, et pour la vingtième fois, tous les arguments qui pouvaient militer pour ou contre la cousine Madelon, quand quelques mots prononcés par ses voisins, attirèrent tout à coup son attention.

— N'est-ce pas maintenant qu'on va nous demander à voir nos billets ? demandait une jeune femme à un vieillard.

— Oui, répondit celui-ci, c'est à la dernière station avant Rouen, et nous y sommes dans un quart d'heure.

Marguerite tressaillit.

Pas de billets ! Qu'allait-elle devenir ?

Elle se voyait déjà arrêtée, retenue à Rouen, et conséquemment dans l'impossibilité de prévenir Legrand de ce qui s'était passé dans la loge de la cousine Madelon.

Cette pensée la jeta dans un violent désespoir.

Mais comment se soustraire à ce malheur ?

Voilà ce qu'elle se demandait, pleurant, éperdue, cherchant vainement une idée dans son esprit affolé et qui se troublait de plus en plus à mesure qu'on approchait du but fatal.

Dans cinq minutes on allait y toucher, et la malheureuse, pelotonnée sur elle-même, sanglotant, priant et blasphémant à la fois, se labourait le front de ses ongles pour en arracher une inspiration.

Tout à coup elle cessa de se lamenter, un éclair brilla dans son regard, où se lisait une résolution énergique.

Son moyen de salut était trouvé.

Elle était dans un coin, près d'une portière.

Elle baissa la vitre, feignit de regarder le paysage et fit jouer la poignée de la portière.

Puis, affreusement pâle, mais les traits empreints d'une sombre détermination, elle poussa violemment la portière et s'élança d'un bond sur la voie.

C'était s'exposer à une mort horrible, plus que certaine.

Un cri d'angoisse se fit entendre dans le wagon, et tous les voyageurs, croyant à une tentative de suicide, se précipitèrent aux portières.

Ils virent la malheureuse jeune fille rouler dans un fossé qui bordait la voie, et y demeurer blottie comme une masse inerte.

— Elle est morte, dit l'un des voyageurs à son voisin.

— Ma foi, si elle n'est pas morte, elle n'en vaut guère mieux, répondit celui-ci.

V

LA MENDIANTE.

Le même jour, mais deux heures plus tard, c'est-à-dire vers la fin de la journée, un train omnibus, venant de Caen, comme celui dans lequel s'était passé le drame que nous venons de raconter, s'arrêtait à Rouen, à la gare de la rue Verte.

Parmi les nombreux voyageurs qui envahirent aussitôt cette gare, on eût pu remarquer trois hommes jetant à droite et à gauche des regards furtifs et échangeant entre eux quelques rares paroles.

Tout à coup l'un d'eux s'arrêta. Il avait pâli, ses jambes flagelaient, comme s'il eût été saisi d'un accès de fièvre, et ses lèvres contractées essayaient vainement de proférer quelques syllabes.

—Eh bien, qu'as-tu donc ? lui demanda le plus grand des trois

Et comme il ne recevait pas de réponse, il reprit avec une sourde colère :

—Mais parle donc ! maudit Allemand, ne vois-tu pas qu'on nous remarque déjà ?

—Tiens, répondit Mayer, recouvrant enfin l'usage de la parole, là-bas, près de l'employé qui reçoit les billets des voyageurs et auquel il faut remettre les nôtres, vois-tu ?

—Quoi donc ?

—Des gendarmes.

—C'est vrai, murmura Pascal en pâlisant à son tour, et ils ne peuvent être là que pour nous, car c'est la première fois que je vois...

Mayer l'interrompit.

—Quant à ça, pas le moindre doute, dit-il avec une terreur croissante ; vois plutôt, ils arrêtent tous les voyageurs et examinent leurs papiers.

—Et, à quelques pas derrière eux, reprit Pascal, deux individus qui font semblant de flâner, tout en observant les voyageurs.

—La rousse ! balbutia Mayer.

—Nous sommes flambés, dit Pascal.

—Non, non, reprit l'Allemand, je ne veux pas passer par là. Et il jeta un regard en arrière.

Pascal l'imita et recula de quelques pas.

—En deux minutes, dit Mayer, nous pouvons franchir la voie et aller nous perdre dans le village qui est tout près de là.

—Ah ça ! leur dit Legrand avec une violence contenue, la peur vous a donc rendus fous ? Si ces hommes sont de la rousse, et j'en suis sûr, ils observent tout ce qui se passe ici, vous ne pouvez retourner vers la voie sans qu'ils s'en aperçoivent, et c'est alors que vous êtes flambés.

—Tu diras tout ce que tu voudras, répliqua Mayer avec l'avuglement stupide de la peur, je ne peux pas me décider à passer devant ces gendarmes, j'aime mieux filer.

Legrand allait répondre, quand son regard se tourna machinalement sur la voie ferrée

Un sourire de triomphe effleura ses lèvres.

—Eh bien, soit, dit-il, je ne vous retiens plus, partez.

Mayer tourna la tête et fit un mouvement pour se diriger vers la voie.

Mais il s'arrêta brusquement.

La stupeur et le désespoir contractaient ses traits livides. C'est que là aussi deux gendarmes, qui venaient d'arriver, se tenaient en faction de chaque côté de l'entrée.

—Perdus ! murmura Mayer en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

—Au contraire, répliqua Legrand, sauvés, et grâce à ces bons gendarmes qui te forcent à prendre le seul parti qui ait le sens commun. On va nous demander nos papiers ! Eh bien ? est-ce que nous n'en avons pas ? Je les défie bien de trouver des passe-ports mieux en règle que les nôtres.

—S'ils allaient soupçonner la fraude !

—Allons donc ! impossible ! Voyons, dispersons-nous dans la foule, présentons-nous séparément, montrons nos passe-ports avec aplomb, et je réponds de tout.

Une fois bien convaincus qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre, Mayer et Pascal parvinrent à dominer la terreur qui les avait un moment paralysés.

Je veux être le premier à braver le danger, dit Legrand. Suivez-moi de loin, regardez et faites comme moi.

Vu la formalité inusitée à laquelle ils étaient soumis ce jour-là, les voyageurs défilaient très-lentement devant l'employé auquel ils devaient remettre leurs billets.

Il en restait encore une vingtaine, auxquels alla se mêler Legrand

Après sept ou huit minutes d'attente, son tour était venu de passer.

Il remit son billet à l'employé, puis avec une bonhomie et une insouciance parfaitement jouées, il alla droit aux deux gendarmes, auxquels il présenta son passe-port tout ouvert.

Pascal et Mayer le regardaient de loin, on proie à une inexprimable angoisse, collés l'un contre l'autre et isolés des autres voyageurs, malgré la recommandation que leur avait faite Legrand en les quittant.

—Qu'est-ce qui se passe donc ? demanda Mayer à Pascal, il me semble qu'on le retient longtemps.

—Un des gendarmes lit tout haut son signalement, tandis que l'autre le dévisage et le toise de haut en bas, mais d'un air... !

—Et lui ? reprit Mayer, dont les traits s'altéraient à vue d'œil.

—Lui ? Il regarde machinalement en l'air et met une main dans sa poche.

—Dans quelle poche ?

—Celle de droite.

—Malheur ! murmura Mayer.

—Eh bien, quoi ? qu'est-ce qu'il y a ?

—Il y a que je ne donnerais pas deux sous de nos deux peaux réunies.

—Explique-toi.

—La poche droite, c'est la poche de cuir dans laquelle il tient tout ouvert son grand couteau catalan.

—C'est vrai.

—Et tu sais ce qu'il nous a dit cent fois, quand il serait entouré de dix mille hommes, celui qui lui mettra la main sur le collet est un homme mort. Et à présent surtout, après ce qui s'est passé à Caen, il peut se payer le gendarme, il n'en sera ni plus ni moins.

—Ah ! misère ! murmura Pascal atterré, c'est pour le coup que nous ne serions pas à la noce !

—Non, non, car ils comprendraient tout de suite qu'ils tiennent un des assassins de la rue St Laurent, et comme ils doivent savoir déjà qu'ils étaient plusieurs...

—Ils le savent, j'ai vu déboucher trois individus au moment où nous prenions la fuite tous les deux.

—Alors, dit Mayer, s'il tue le gendarme, notre affaire est claire ; on épluche les passe-ports, et comme les nôtres sont écrits tous trois de la main de Legrand...

—Compris : on nous agrafe, et avant trois mois, bonsoir la compagnie !

L'Allemand, lui, n'avait pas la force de dissimuler son épouvante.

Un tremblement convulsif secouait tous ses membres et faisait claquer ses dents l'une contre l'autre.

—Fais donc taire ta mâchoire, animal, elle va nous compromettre, dit Pascal, qui comprenait la nécessité de conserver tout son sang-froid en face du péril qui les menaçait.

—Ecoute, lui dit Mayer, le regard toujours fixé sur Legrand et sur les gendarmes, j'ai un plan.

—Voyons.

—Ça dure trop longtemps, Legrand n'inspire pas de confiance on va l'arrêter.

—Après ?

—Après, il va jouer du couteau.

—Voyons, où irais-tu te cacher ? Réponds.

—Mais, dans la Cité ; je connais là un tapis franc où je serais certain...

—D'être pincé au bout d'une heure. Un tapis franc ! j'en étais sûr ; autant aller directement à la préfecture de police, et pourtant je te défie de trouver autre chose. Les garnis, même guitare ! Tu le sais bien, ou du moins tu devrais le savoir. Quant aux hôtels, aux cafés, aux restaurants fréquentés par les honnêtes gens, non-seulement notre tenue, mais notre tête nous les interdit, car il est bon que tu le saches, chaque profession a sa tête parfaitement reconnaissable ; le notaire, le tailleur, le garçon de café, ont chacun leur tête ; nous avons la nôtre aussi, seulement plus accentuée, plus en relief, et conséquemment plus facile à distinguer des autres. Et maintenant, voyons, dis-moi où tu irais te cacher, une fois dans Paris ?

Pascal garda le silence.

—Eh bien ?

—C'est ce qu'il ne faut pas attendre.

—Et alors ?

—Voilà. Tout en ayant l'air de flâner dans la gare, toi à droite, moi à gauche, nous dirigeons vers la voie ferrée en faisant un grand détour de manière à n'être pas aperçus des gendarmes ; nous arriverons près d'eux en même temps, et une fois là, nous prenons notre élan, avec leurs lourdes bottes ils ne peuvent nous suivre, en cinq minutes nous sommes loin, et alors je ne les crains plus, ni eux, ni la rousse ; je les défie bien de me rattraper.

—Oui, l'idée est bonne ; d'ailleurs, il faut jouer le tout pour le tout.

Mais comme ils allaient se séparer pour mettre ce plan à exécution, Mayer s'arrêta brusquement.

—Sauvés ! murmura-t-il.

—Comment ? fit Pascal.

—Le grand est passé.

Pascal respira bruyamment.

—J'aime mieux ça, dit-il.

Ils se confondirent avec les huit ou dix voyageurs qui restaient encore.

C'étaient de riches commerçants connus de toute la ville de Rouen et des gendarmes eux-mêmes, qui jetèrent à peine un regard sur leurs papiers, de sorte que le tour de Pascal et de Mayer arriva vite.

Convaincus par l'exemple de Legrand que l'audace seule pouvait les sauver, ils se dirigèrent d'eux-mêmes vers les gendarmes, leur passa-port à la main, l'air calme et indifférent.

C'étaient les derniers, leurs papiers étaient en règle, on les laissa passer après un très léger examen.

Ils s'éloignèrent isolément, comme des gens étrangers l'un à l'autre.

Dans le délire de sa joie, Mayer eut un bon mouvement.

Il y avait là, à la sortie de la gare, une vieille mendiante accroupie sur la pierre, la tête enveloppée d'un châle en lambeaux, et tendant humblement aux passants sa main ridée.

Il jeta deux sous dans sa sébile et s'éloigna en chantonnant.

Alors la vieille mendiante se pencha en avant et le suivit du regard.

Elle vit traverser la cour, arriver à la grille qui donne sur la rue Verte et là aborder deux hommes avec lesquels ils échangèrent rapidement quelques paroles.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, la mendiante se levait, courait à l'un des deux agents de police que nous avons signalés au lecteur, et lui jetait ces mots à l'oreille :

—Vous êtes là pour les assassins de la rue St Laurent, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Eh bien, ils viennent de vous passer tous les trois devant le nez.

—Quoi ! vous êtes sûre ?

—Voulez-vous les voir ?

—Si je le veux ! s'écria l'agent.

—Suivez-moi, nous avons à causer d'abord, et si nous nous entendons, je vous les mets dans la main.

L'agent partit avec la vieille mendiante, qui hâtait le pas, car elle venait de voir s'éloigner les trois bandits.

VI

LE QUARTIER MARTINVILLE.

La ville de Rouen a son quartier populaire dans lequel le Parisien retrouverait à la fois les trois physionomies, identiques au premier coup d'œil, et pourtant si diverses, du faubourg Saint-Antoine, de la rue Mouffetard et de l'ancienne Cité.

C'est le quartier Martinville.

Là, enclavés dans les grandes et larges voies nouvellement tracées, et dont l'aspect rappelle la rue de Rivoli, les boulevards Haussmann et Magenta, se trouvent de vieilles rues dont les maisons, couvertes de sculptures fendillées par le

temps, vous reportent brusquement aux époques de Charles VI, d'Isabeau, de Dunois et de Jeanne d'Arc.

Par un étrange caprice des architectes du moyen âge et de la Renaissance, toutes ces maisons surplombent le pavé, chaque étage avançant d'un pied sur l'étage inférieur, si bien que si au lieu de deux ou trois étages elles en avaient cinq ou six, comme celles de Paris, elles finiraient par se toucher aux toitures et intercepter entièrement la vue du ciel.

Grâce à cette bizarre disposition, les rues du quartier Martinville, toutes étroites et traversées au milieu par un ruisseau, sont constamment sombres, humides et boueuses.

A certaines heures du jour, mais le soir surtout, elles sont subitement envahies par la population ouvrière occupée dans les filatures, les usines, les fabriques de toutes sortes qui abondent dans le quartier.

Le jour, les gargotes se remplissent.

Le soir, ce sont les cabarets.

Or, ce soir-là, dans la rue de la Grosse-Bouteille, cette espèce de rue aux Fèves du quartier Martinville, trois hommes à la mine sinistre s'étaient mêlés aux ouvriers qui sortaient des fabriques, se ruant au dehors avec un bourdonnement étrange, si bien qu'on eût dit cent ruches immenses essaimant à la fois.

Les uns gagnaient leurs demeures pour prendre le modeste repas du soir avec la femme et les enfants.

Les autres se précipitaient dans les cabarets pour s'y enivrer d'eau-de-vie.

Les trois étrangers, dans lesquels le lecteur a reconnu les assassins de Jules Péchard, pénétraient avec ces derniers dans un cabaret, ou, comme on dit à Rouen, dans un *dépotayer*, dont les fenêtres basses brillaient d'une lueur opaque et rougeâtre à l'encoignure d'une ruelle sombre.

Au même instant, l'agent de police et la mendiante qui perdus eux-mêmes dans la foule, suivaient les trois bandits depuis la gare de la rue Verte, entraient dans un petit cabaret établi à l'autre encoignure de la ruelle et à peine visible, tant il était bas, étroit et mal éclairé.

Bien loin de supposer qu'ils fussent *filés* depuis le moment où ils avaient mis le pied dans la ville, Legrand et ses deux compagnons échangèrent un regard de triomphe en passant le seuil du cabaret qu'ils venaient de choisir, à cause de la masse des consommateurs qui l'envahissaient.

—Maintenant, dit Legrand à ses complices, enfoncés la rousse et les gendarmes

Le cabaret contenait déjà plus de vingt individus en train de boire et de fumer.

Les nouveaux venus était plus de quarante.

En un clin d'œil il se trouva plein, et toutes les tables étaient occupées.

Mais Legrand, comme il le disait lui-même, avait l'œil américain.

Après avoir parcouru la salle du regard, il avait découvert, à travers les épaisses vapeurs qui la remplissaient, une table scellée dans un angle disposé de telle sorte que les consommateurs placés là se trouvaient entièrement isolés des autres.

La table était libre ; il y courut, suivi de ses deux compagnons.

Ils y étaient à peine installés quand un garçon vint à eux.

—Un ver de fil-en-quatre à ces messieurs ? demanda-t-il.

Legrand le toisa d'un air guoguenard.

—Dis donc, toi, espèce de marsouin d'eau douce, pour qui nous prends-tu ? Du fil-en-quatre à trois gosiers desséchés par le soleil des tropiques ! Pourquoi pas de l'anisette, tout de suite ! Allons, une chopine d'eau-de-vie, et ce que t'as de plus rude.

—Suffit ! on peut se tromper, répondit le garçon.

Il murmura en s'éloignant :

—Trois loups de mer ! le fait est qu'ils n'ont pas des figures d'agneaux. Non, non, ceux-là n'ont pas le bec assez fin pour notre fil-en-quatre.

La filature, qui joue un très grand rôle dans le commerce et

dans l'industrie de la ville de Rouen, a inspiré à ses habitants cette singulière dénomination dont ils se servent communément.

Le vieux cognac est du fil-en-quatre. Les qualités supérieures sont du fil-en-six et du fil-en-huit.

Quand le garçon se fut éloigné, Legrand dit à Pascal :

—A présent, nous ne sommes plus dans la rue, personne ne nous entend, nous pouvons causer. Voyons, parle, qu'as-tu à me dire ?

—Bien des choses, et d'abord pourquoi nous arrêter à Rouen, au lieu de filer tout de suite sur Paris, où nous avons mille moyens d'échapper à la police, tandis qu'ici, à trente lieues de Caen...

—Tu me fais de la peine, dit Legrand en interrompant Pascal ; Paris ! ils ont tout dit quand ils ont dit Paris ! Ah ! parce que Paris a dix lieues de tour, parce qu'il a des faubourgs pleins comme des ruches, des impasses inconnues, des ruelles obscures et infectes, des mansardes invisibles, des bouges immenses, des foules compactes, tu ne rêves que d'aller t'y jeter tête baissée, et une fois là, tu te dirais : A présent, je suis sauvé, me voilà introuvable. Pauvre niais ! mais tu ne sais donc pas qu'à chaque ruelle, à chaque impasse, dans chaque coin de faubourg et dans chaque foule circule un agent dont l'œil et le flair sont infaillibles, qui nous devine entre tous comme le chien devine le gibier caché à tous les yeux ! Tu ne sais donc pas ça, pauvre niais ?

—Oh ! s'écria Pascal, une fois dans Paris, je saurais bien trouver...

Ses traits exprimaient à la fois l'embarras et une vive inquiétude.

—Pourtant, reprit-il enfin, nous avons souvent séjourné à Paris ; j'ai passé des journées entières dans les tapis-francs de la Cité, et jamais je n'ai été inquiété par la police.

—Ah ! c'est qu'alors tu n'étais aux yeux des agents qu'un simple voleur, un filou sans conséquence. on se contentait de t'observer en attendant une occasion, mais aujourd'hui...

Legrand fit une pause, puis, se croisant les bras et dardant sur ses deux complices un regard cruellement ironique, il reprit :

—Mais aujourd'hui qu'il y a un cadavre dans votre histoire, aujourd'hui que dans toute figure suspecte la rousse cherche les assassins du malheureux Péchard, aujourd'hui enfin...

Pascal l'interrompit :

—Ah ! oui, murmura-t-il, tremblant à la fois d'émotion et de colère, ah ! oui, parlons de ça, c'est un joli coup que tu nous as fait faire là, car c'est toi qui nous y a poussés ; c'est pour ça que tu nous avais donné des armes, je le parierais.

—Et tu gagnerais, répondit froidement Legrand.

—Pas possible ! s'écria Mayer stupéfait.

—Imbécile d'Allemand, va ! fit Legrand d'un ton gouailleur, tu n'as pas encore deviné ça !

—Ainsi, reprit Pascal, c'est exprès, c'est de parti pris que tu as tout préparé, tout arrangé d'avance pour qu'il y eût...

—Meurtre avec effraction, vol, guet-apens, préméditation, toutes les herbes de la Saint-Jean, quoi ! pas le moindre prétexte pour les circonstances atténuantes, rien qui puisse vous soustraire à la sanglante accolade de la veuve ! Oui, j'ai fait tout ça, dit Legrand avec l'expression d'une joie sinistre.

Il y eut une pause.

Legrand rayonnait.

Ses deux complices étaient atterrés.

Au bout de dix minutes, le garçon apportait enfin le journal si impatiemment attendu.

Il le remit à Pascal.

Mais celui-ci le passa aussitôt à Legrand.

—Lis, lui dit-il, car moi je n'y verrais rien.

—Je comprends, dit Legrand, la peur te rend la vue trouble.

Il haussa dédaigneusement les épaules et se mit à parcourir le journal avec le plus grand sang-froid.

Les deux complices le couvraient du regard, pâles et atterrés, attendant la lecture de l'article avec autant d'anxiété que si c'eût été un arrêt de mort.

—Ah ! voilà, dit enfin Legrand.

Et il lut avec une espèce d'emphase :

— "Caen : Assassinat de la rue Saint-Laurent. "

Il posa le journal en regardant ses deux compagnons :

—Rue Saint-Laurent, c'est bien cela, dit-il de l'air le plus calme.

—Mais lis donc, murmura l'Allemand, qui semblait près de défaillir.

Legrand sourit, reprit le journal et lut :

— "Un crime affreux a été commis, la nuit dernière, dans la rue Saint-Laurent ; un négociant honorable, M. Péchard, horloger..."

Legrand s'interrompit, et avec un sourire amer :

—Toujours honorables, les victimes ! les assassins, jamais ! Ces journalistes, ça parle toujours sans savoir.

—Est-il mort ? demanda Pascal, qui frissonnait de tous ses membres.

—Attends donc, t'es bien impatient.

Et, sans se presser, il reprit sa lecture.

— "M. Péchard, horloger, a été assassiné dans son domicile. S'étant mis à la poursuite de ses meurtriers, ces misérables lui ont tiré quatre coups de pistolet et ont pris la fuite en le laissant à moitié mort sur le pavé. Son corps est couvert de blessures, dont deux, dit-on, sont mortelles. Il vivait encore ce matin, mais on désespère de le sauver. "

—Il n'est pas mort ! s'écria Pascal.

—Non, répliqua Legrand, mais on désespère...

Tout à coup son front se rembrunit, son œil étincela de colère et il murmura en se frappant le front :

—Mille millions de tonnerres !

—Eh bien, quoi ? qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'Allemand épouvanté.

—Écoutez, dit Legrand d'une voix sourde.

Et il lut :

— "Dans la boutique de l'horloger, entièrement dévalisée, on a trouvé trois objets qui pourront mettre la police sur les traces des coupables. "

—Trois objets ! dit vivement Pascal, voyons.

Legrand poursuivit :

— "Une pince dite monseigneur..."

—Qu'est-ce que ça prouve ? dit Pascal ; tous les voleurs se servent de ça.

—Et celle-là n'est pas marquée à notre chiffre, ajouta l'Allemand devenu presque gai en apprenant que l'horloger n'était pas mort.

—Voulez-vous écouter ? s'écria Legrand d'un ton furieux.

Il continua :

— "...dite monseigneur, une lanterne sourde..."

—Encore très-répandue dans le monde, la lanterne sourde, dit l'Allemand. Preuve insuffisante. Après ?

— "Un mouchoir à carreaux bleus et noirs, maculé de tabac. "

—Or, murmura Legrand d'une voix étranglée par la fureur, ce mouchoir est le mien.

—Il n'est pas marqué ?

—Non, mais je prise, et il en porte la preuve, et c'est là ce qui m'exaspère.

—Pour qu'il devienne une charge contre toi, il faut qu'on nous découvre, et tu disais tout à l'heure...

Legrand se calma tout à coup.

—Au fait, tu as raison, murmura-t-il ; je disais que je les mettais au défi de trouver à Caen les moindres traces de notre identité, et je répète qu'ils n'y verront que du feu, quand bien même ils y enverraient tous les premiers limiers de la rue de Jérusalem. Le mouchoir est à l'un des assassins, soit, c'est élémentaire ; mais l'assassin, où le trouver ? Voilà le chiendent. Ah ! ils auront beau faire, ils s'y casseront le nez, toutes mes mesures sont prises pour ça. Et d'abord, quand ils mettraient cinq cents agents en campagne, à quoi ça les avancera-t-il ? Ils ne pouvaient leur donner notre signalement. Les noms ! nous en avons pris de faux, désirant conserver le plus strict incognito,

absolument comme les princes. Reste la ressource d'interroger tous les gens suspects et de leur demander leurs passe-ports. Des passe-ports ! Nous ne demandons qu'à montrer les nôtres, Legrand allait continuer, quand l'Allemand, qui depuis quelques instants semblait en proie à une violente agitation, lui dit à voix basse et sans bouger :

—Tais-toi et écoute, il y va de notre peau à tous les trois. Legrand se tut.

Mayer reprit, toujours immobile :

—Sans faire semblant, jette un coup d'œil sur la petite porte vitrée qui se trouve là, en face de moi, et examine bien la tête qui vient de s'y coller.

Legrand se retourna lentement, de l'air le plus naturel du monde, et derrière la vitre de la petite porte qu'il touchait du coude, il vit des yeux dardés sur lui et ses compagnons.

Il tressaillit.

Puis se retournant avec un calme apparent :

—A votre tour, leur dit-il en s'appuyant sur la table d'un air insouciant, gardez-vous de laisser percer la moindre émotion.

Legrand reprit :

—Savez-vous ce que c'est que cet homme ?

—Je ne le connais pas, dit Pascal.

—Ni moi, ajouta l'Allemand.

—Et pourtant vous avez vu aujourd'hui même cette face blême et sans barbe.

—Où donc ?

—A la gare de la rue Verte. Cet homme est un des deux agents qui examinaient les voyageurs en ayant l'air de flâner.

—Malédiction ! s'écria Pascal, mais alors il nous a filés justement qu'ici.

—Justement, ce qui prouve qu'il sait parfaitement à qui il a affaire.

—Pour le coup, balbutia Mayer, nous sommes perdus sans ressource.

—Peut-être, répondit Legrand.

Après deux secondes de réflexion, il dit à Mayer :

—Est-il toujours là ?

—Oui.

—Rendez-vous tous deux au Mont-Gargan, à l'auberge du Soleil d'or.

—Où est-ce ?

—Vous demanderez.

—Bon !

—Quant à moi...

Et sans achever sa phrase, il s'élança vers la porte vitrée, l'ouvrit et disparut avec la rapidité d'une ombre qui s'efface.

VII

UNE DÉCEPTION.

Nous l'avons dit au commencement du chapitre précédent, la ruelle était sombre.

Aveuglé par le passage subit de la lumière à d'épaisses ténèbres, Legrand ne distingua rien d'abord.

Mais la prodigieuse rapidité avec laquelle il avait bondi hors du cabaret n'avait pu permettre à l'agent de s'éloigner de plus de cinq ou six pas ; il devait être là, à sa portée, à droite ou à gauche.

Sans prendre le temps de réfléchir, Legrand tourna à gauche et s'élança brusquement en avant, une main tendue, l'autre armée de son couteau qu'il venait de tirer tout ouvert de sa poche.

Le hasard l'avait servi. Sa main rencontra tout à coup une forme humaine.

—A nous deux ! murmura-t-il à voix basse en saisissant l'individu au collet.

Celui-ci lui répondit par un hoquet, puis d'une voix avinée, pâteuse, inintelligible, il balbutia :

—Un petit verre ? Ça va, j'accepte toujours, moi, je ne suis pas fier.

—Tu joues la comédie, répliqua Legrand, mais avec moi ça ne prend pas.

Puis l'attirant violemment vers le cabaret en faisant briller la lame de son couteau à deux pouces de sa figure :

—Arrive ici que je te dévisage, et si tu tiens à ta peau, pas un mouvement, pas un cri, pas un coup de sifflet.

—Le cabaret, fameux ! dit l'ivrogne, qu'est-ce que tu payes ? un petit pot, une demoiselle, un misérable ? tout ce que tu voudras... je te dis que je ne suis pas fier.

On était devant le cabaret, dont les lumières permettaient de distinguer les objets.

Legrand pressa son couteau dans sa main droite, et de la gauche releva brusquement la tête de l'individu dans lequel il était assuré de reconnaître son agent de police.

Mais il resta stupéfait.

Au lieu du visage pâle et rusé d'un homme de trente ans, il avait devant lui une figure de plus de cinquante ans, complètement envahie par une barbe d'un gris sale.

—Que le diable t'emporte, vieux pochard ! s'écria Legrand en repoussant brutalement l'ivrogne, qui resta collé contre la muraille.

Puis se ravisant tout à coup :

—Est-ce que tu n'as vu passer personne tout à l'heure dans cette ruelle ?

—Oui, ah ! oui, deux particuliers, oh ! mais là ce qu'il y a de plus chouette.

—Comment sais-tu qu'ils étaient chouettes ?

—Dame ! c'est des amis à M. le préfet.

—Qui te l'a dit ?

—Mais euse donc, euse mêmes.

—Ils t'ont dit ça à toi !... imbécile !

—C'est-à-dire pas à moi, c'en est un qui a dit à l'autre : Vite à la préfecture !

—A la préfecture ! dit vivement Legrand.

—Preuve qu'ils sont les amis de M. le préfet.

—Et alors ils sont partis ?

—En courant, mais après avoir jeté un coup d'œil dans ce cabaret... sans y entrer, les lâches !... et moi, ils ne m'ont rien offert, pas la moindre politesse, quoi ! et pour lors que je me suis dit : Des gens comme ça croit que ça sait vivre ! oh ! là ! là ! des cancre, quoi ! des cancre.

Legrand n'écoutait plus l'ivrogne.

—Bon ! pensa-t-il, ils sont allés chercher du renfort pour nous mettre la main dessus. Oui, plus souvent que je vais vous attendre ! Trop tard, mes petits vieux, trop tard !

Il jeta un coup d'œil à la porte vitrée du cabaret.

La place qu'il occupait tout à l'heure avec ses deux complices était vide.

—Et vite ? dit Legrand, au Mont-Gargan !

Et il s'éloigna d'un pas rapide.

Un instant après, l'ivrogne entra dans le petit cabaret bas et sombre dont nous avons déjà parlé.

Il y avait là huit ou dix buveurs, et, dans un coin, une femme seule.

C'était la mère Gaul.

La portière des Batignolles.

La vieille mendiante de la gare de la rue Verte.

L'ivrogne alla s'asseoir en face d'elle.

—Ah ça ! dites donc, vous, lui dit brusquement la portière, si vous vouliez aller un peu plus loin !

L'ivrogne lâcha un juron.

Puis, portant la main à sa barbe, il l'arracha, la jeta sur la table et montra, au regard ébahi de la mère Gaul, la figure rasée de l'agent de police qui l'avait accompagnée depuis la gare jusque-là.

Il était sombre et paraissait furieux.

—Eh bien, qu'est-ce qui vous prend donc ? lui demanda la portière, est-ce que vous ne les avez pas vus ?

—Parfaitement, au contraire.

—Tous les trois ?

—Tous les trois.

—Eh bien, alors ?...

—Eh bien, je n'en suis pas plus avancé.

—Comment ça ?

— Ils m'ont glissé entre les doigts.
 — Je vous avais dit de vous défier.
 — J'ai cru pouvoir regarder à travers les carreaux.
 — De loin ?
 — Non, de très-près.
 — Mauvaise idée.
 — Comment supposer qu'ils avaient pu remarquer ma figure ?
 — Sans vous offenser, les voleurs, c'est comme la rousse, ça observe tout.
 — L'un d'eux m'a reconnu, j'en suis sûr maintenant.
 — Le plus grand des trois, n'est-ce pas ?
 — Précisément.
 — Legrand, le roi des roublards ! En voilà un qui n'est pas facile à rouler !
 — Je ne le vois que trop.
 — Enfin, qu'est-ce qui s'est passé ?

L'agent raconta la scène qui venait d'avoir lieu entre lui et Legrand.

— Avant que j'eusse le temps de me défier de lui, dit-il, car son visage était impassible, il était tombé de sa place dans la rue avec une telle rapidité que je n'y avais vu que du feu ; c'était comme un coup de foudre. Heureusement, j'avais pris mes précautions en cas de surprise : je tenais à la main cette fausse barbe qui m'a déjà rendu de grands services dans bien des circonstances, et pendant le court instant qu'il mit à décider s'il allait s'élançer à droite ou à gauche, je l'avais attachée à ma figure.

— Eh bien, vous lui devez une belle chandelle, à votre barbe ; sans elle, Legrand vous reconnaissait pour l'agent de police de la gare, et alors il vous aurait saigné comme un poulet.

— Ah ! dit l'agent, dont les traits pâles exprimaient à la fois l'énergie et la ruse, son couteau a frisé ma figure ; mais il ne faut pas croire qu'il m'ait fait peur. Moi aussi, j'avais un couteau, et j'étais sur le point de m'en servir ; mais une réflexion m'a arrêté. Le bruit de la lutte pouvait être entendu du cabaret où il avait laissé ses deux complices, et alors ceux-ci n'auraient pas manqué de filer. En rusant comme je l'ai fait, au contraire, je le laissais libre de rejoindre ses camarades, et, pendant qu'ils combinaient ensemble quelque plan de fuite, moi, je courais chercher du renfort au premier poste, et, en moins de dix minutes, je les enlevais tous les trois d'un coup de filet. C'était une vraie fortune.

— Eh bien, qu'est-ce qui est arrivé ?

— Voilà. J'étais collé contre le mur où m'avait jeté mon bandit, mais, dès qu'il eût tourné la ruelle, je me dis : Bon ! il rentre au cabaret par la rue de la Grosse-Bouteille, il a son idée pour ça, et je cours à la porte vitrée pour m'assurer que ses deux complices étaient toujours là, à la même table.

— Eh bien ?

— Sacrebleu ! plus personne !

— Ah ! bah !

— J'en eus comme un éblouissement.

— Il y avait de quoi.

— Et quand je pense que j'ai tenu dans ma main les trois assassins qui occupent toute la police à cette heure, quand je songe à tout ce que pouvait me rapporter une pareille capture, ah ! tenez, je crois que j'en deviendrai fou de rage.

— Que voulez-vous ! dit la mère Gaul, je vous ai mis le nez sur le gibier, vous l'avez laissé échapper, tant pis pour vous, la curée sera pour les limiers de Paris.

— Ah ! voyez vous, murmura l'agent, pâle de colère et de désespoir, je ne sais qui me retient de m'enfoncer mon couteau dans la gorge.

Il y eut une longue pause.

Puis la mère Gaul reprit avec un clignement d'yeux, et tout en sirotant son *casse poitrine*

— Et si je vous disais que je sais où retrouver ces trois hommes ?

— Vous !

— Moi.

— Oui, mais... à Paris, peut être ?

— Non, à Rouen.

— Oh ! venez vite, alors.

— Pas si vite ; il faut que nous ayons d'abord une petite explication, après laquelle je déciderai si je dois vous les livrer ou non.

La mère Gaul se remit à siroter avec une voluptueuse lenteur un liquide qui avait beaucoup plus de rapport avec le vitriol qu'avec le cognac.

Puis s'adressant à l'agent, dont les traits se contractaient d'impatience :

— Monsieur Rochard, lui dit-elle... c'est bien Rochard que vous m'avez dit, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, je me nomme Rochard ; après ?

— Eh bien, monsieur Rochard, avant de vous parler de moi et de vous faire connaître mes petites conditions, je veux vous dire d'abord ce que c'est que ces trois hommes.

— Les assassins de l'horloger Péchard, je sais ça, madame Gaul.

— Oui, mais vous ne savez que ça.

— Il me semble que c'est bien assez.

— Bagatelle en comparaison du reste.

— Hein ?

— Vous ne vous doutez pas de l'importance du cadeau que je veux vous faire.

— Ah ça ! mais qu'ont-ils pu faire de pis que d'assassiner ?

— C'est ce que je vais vous apprendre. Et d'abord, vous avez entendu parler du fameux Martin qui fut condamné huit ou dix fois au baigne, si bien que son total montait à cent dix-sept ans ?

— J'en ai un vague souvenir.

— C'était ça un lupin ! A chaque condamnation, dont la plus légère fut de dix ans, il avait l'habitude de dire au président qui venait de prononcer sa sentence :

— Monsieur le président, si vous avez une commission pour Paris, j'y serai dans trois jours, ne vous gênez pas.

La première fois, le président sourit dédaigneusement de ce qu'il appelait une ridicule forfanterie.

Pendant, le surlendemain, Martin s'était évadé de sa prison.

Et malgré la plus active surveillance, il recommença ainsi huit fois de suite dans l'espace de quinze ans, faisant chaque fois les mêmes offres de service à tous les présidents auxquels il avait affaire.

— C'est fort extraordinaire, dit l'agent, mais ce n'est pas de ce Martin qu'il s'agit en ce moment, et je vous ferai observer que nous n'avons pas le temps..

— Au contraire, nous avons tout le temps, et d'ailleurs j'ai bientôt fini. Martin était le chef d'une bande de malfaiteurs quise montait à plus de cinquante individus, hommes et femmes, et qui embrassait une partie de la France, où tous les associés étaient disséminés et établis par familles. Eh bien, cette bande que la police a cru détruite à la mort de son chef, cette bande existe toujours, mieux organisée et plus redoutable que jamais.

— Pas possible, s'écria l'agent.

— Et son chef, reprit la portière, est celui que vous avez eu l'honneur de voir tout à l'heure face à face.

— Legrand ?

— Oui, c'est son nom de voyage.

— Et l'autre ?

— Le vrai ?

— Oui.

— Je vous le dirai si je suis contente de vous.

Rochard garda un instant le silence, puis il murmura avec exaltation :

— Une bande de cinquante malfaiteurs ! une bande qui tient une partie de la France, dont l'existence est ignorée de la police... c'est moi qui dévoilerais cette terrible association ! c'est moi qui livrerais son chef à la justice !

Puis s'adressant à la mère Gaul :

— Mais, dit-il, il faudrait connaître les villes où opère cette bande.

—Je les connais.

—Ah ! fit Rochard émerveillé.

Il dit :

—Ce n'est pas tout ; il faudrait avoir les noms des membres de l'association.

—J'en ai la liste exacte.

—La liste exacte ? répéta alors Rochard dans l'excès de la surprise.

Ses traits rayonnaient.

Il était tenté de sauter au cou de la mère Gaul.

—Et cette liste, vous me la donnerez ? dit-il d'une voix que la joie rendait tremblante.

—Oui, de même que je vais vous livrer avant une heure les trois chefs de la bande.

Rochard eut une exclamation de reconnaissance.

—Mais, reprit la portière, tout cela dépend de la petite explication que nous allons avoir ensemble.

—Dites donc vite alors.

La mère Gaul réfléchit quelques instants, puis elle reprit :

—Ecoutez, mon vieux, vous n'êtes pas né entre deux écailles, j'ai vu ça tout de suite, et c'est ce qui fait que je vous ai donné la préférence sur votre camarade. Or donc, vous comprendrez parfaitement que ce n'est pas pour vos beaux yeux que je vais risquer ma peau en trahissant cinquante *panandels* et surtout ce brutal de Legrand, qui m'éventrerait comme un chien enragé s'il avait seulement le moindre soupçon de la chose, quoique je sois sa cousine.

—Ce n'est pas pour mes beaux yeux, ça va sans dire ; après ?

—Faut-il vous dire que, pas plus tard qu'avant-hier, un chevalier de la rousse est venu m'y trouver dans ma loge, à Paris, et m'a proposé quinze cents francs de rente si je voulais livrer la bande et ses chefs ?

—Vous avez refusé ? s'écria vivement Rochard.

—Au contraire, j'ai accepté.

—Mais alors...

—Ce particulier avait une tête qui ne me disait rien de bon, je me suis défilée, et au lieu de l'attendre, je filais le même soir pour Rouen, dans l'intention de m'entendre avec un autre. Dès la première heure du jour, j'étais accroupie à la gare de la rue Verte, où, la tête enveloppée dans mon châle et dans l'attitude d'une mendicante, j'ai pu rester la journée entière à attendre Legrand et ses deux complices. Là, je vous ai observé, vous m'avez fait l'effet d'un bon zig, et je me suis dit : Voilà mon homme, celui-là a l'air franc du collier, je puis me fier à lui, il ne me mettra pas dedans ; je fais sa fortune en lui mettant dans la main toute la bande avec les assassins de l'horloger ; une mine d'or, quoi !

—Oui, une mine d'or, j'en conviens, dit Rochard ; voyons maintenant vos conditions.

—D'abord la petite pension de quinze cents francs ; c'est bien le moins qu'on puisse faire pour une pauvre veuve dont le mari est mort au service de l'État, au bagne de Toulon, où il s'était fait remarquer par sa bonne conduite. Avec ça, je pourrais me donner quelques petites douceurs dont on a tant besoin quand on prend de l'âge ; car si je ne comptais que sur mes gueux de locataires pour m'en offrir, allez, je pourrais me brosser le ventre, sauf le respect que je vous dois, je ne prendrais pas d'eau de-vie, dans toute l'année, ce qui vous entrerait dans l'œil.

—Quinze cents francs ! mais c'est tout simple, rien de plus juste.

—D'autant plus juste que je connais le quartier comme ma poche et que je rendrais bien des petits services à la préfecture. J'ai cinq à six amies intimes, dont trois sages-femmes, qui n'ont rien de caché pour moi, et je n'ai qu'un mot à dire pour les faire traduire en cour d'assises. Et je n'ai pas besoin de vous dire que j'aurais bientôt fait de les recommander au prône ; dame ! chacun ses petits intérêts en ce bas monde. Y a bien aussi madame Batardeau, la marchande à la toilette, que la correctionnelle lui irait comme un gant ; mais c'est une femme très bien élevé, qui me paie une politesse tous les ma-

tins, et qui me remplace à ma loge chaque fois que j'ai quelque petit voyage à faire, ce qui fait que je ne voudrais pas lui faire arriver de la peine.

—Et vous feriez bien, mais voyons, outre la pension de quinze cents francs, que voulez-vous encore ?

—Une place pour mon fils, pour mon petit Charles, un vrai chérubin qui n'a pas plus de malice qu'un agneau, que j'ai envoyé loin de Paris, et dont je veux faire un honnête homme.

—Est-ce tout ?

—Absolument tout.

—Eh bien, vu l'immense service que vous rendriez à la société, je puis vous garantir que ces deux demandes vous seraient accordées sans la moindre difficulté.

Après un moment d'hésitation, la mère Gaul reprit :

—Même si j'avais trempé jusqu'à ce jour dans la petite industrie de la bande ?

—Sans doute, puisque c'est grâce à vos relations avec elle que vous pouvez en connaître les membres et les mettre tous d'un seul coup sous la main de la justice.

—Oui, oui, tout ça est bel et bon, mais je connais le truc de la police, quand elle a affaire à une pauvre femme sans défense qui a le malheur d'avoir un dossier, on lui promet tout d'avance, quitte à la faire condamner comme les autres quand elle n'a plus rien à dire. Aussi, je veux des garanties ; sans ça, rien de fait.

—Des garanties, mais vous les avez déjà.

—Comment ça ?

—Vous commencez par livrer les meurtriers de Jules Péchard.

—Bon !

—Puis vous déclarez les conventions faites entre vous et moi, je les appuie, on vous met en possession des deux positions que vous demandez pour vous et votre fils, et c'est alors seulement que vous livrez à la justice, dont vous faites désormais partie, les précieux renseignements que vous possédez sur la terrible association dont vous avez déjà dénoncé les chefs.

La mère Gaul réfléchit un instant, puis, frappant énergiquement sur l'épaule de l'agent :

—Très-bien, ça, mon vieux, dit-elle : décidément je ne m'en dédis pas, vous êtes un bon zig, et les trois assassins de l'horloger sont à vous. Venez.

Elle se leva et sortit, accompagnée de Rochard, déjà ébloui des brillantes perspectives qui s'ouvraient devant lui.

FIN

LA DEUXIEME PARTIE A POUR TITRE

LA CHASSE A L'HOMME

OCCASION !!

LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LA HAINE	-	15 cts.	L'IDIOTE, \$1.00 réduit à	-	35 cts.
LES ORPHELINES	-	15 cts.	LE CHOLERA	-	5 cts.
LA FILLE DE CAIN	-	15 cts.	Le Traité du Cheval	-	5 cts.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'envolent rapidement.

S'adresser à

Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

ECURIE BALMORAL

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Cheval. de choix.

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

AU BON MARCHÉ — MAISON — ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Vente SANS RESERVE pour les Fêtes

A une réduction directe de 50 pour cent,
sans égard au coûtant.

Ligne Spéciale

Tout notre grand assortiment de Peluche en Soie dans toutes les nuances
sacrifiés à 53 cts la verge.

SEALETTE A \$3.00 LA VERGE.

Tout notre assortiment de Manteaux, Dolmans, Paletots, Mantes, ainsi que
nos Manteaux d'enfants, à être clair à 50 dans la plastre.
Velours de Soie, Drap Ottoman. Imitation de fantaisie, Garniture en Pelle-
terre, Drap Jersey, Garniture en plumes, Etoffes à Manteau
de fantaisie, sacrifiés à la moitié du prix.

Une surprise dans les lignes suivantes :

300 Chapeaux de Foutro avec garniture élégants à \$1.00.
500 Tuques en Laino de couleur à 15 cts.
1 lot varié d'Etoffe à Robe, tout laino, à 15 cts.
Un lot d'Echantillon de Laines, tels que Chales, Capotes, Faux natour,
Nuages, Robes d'enfants et une quantité d'autres objets en Laino, à
être donnés à 50 cts dans la plastre.
Grande vente sans réserve de Tweeds, Etoffes à Pardessus, Etoffes à Pan-
talons, Melton, Draps de Pilot pour Capots, à être clair
à n'importe quel prix.
Vente spéciale de Garnitures de maison, à une réduction de 25 pour cent
comme suit : tout Tapis Bruxelles, Velour, Laino, Tapestry et Corde
Tous nos Prelaris anglais, américains et canadiens, à être
clairés à la réduction comme ci-haut mentionné.

AU BON MARCHÉ

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

ETRENNES !

CALENDRIERS A EFFEULLER

"ÉPHÉMÉRIDES"

POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés
et représentation de personnages comme ci dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORRÉADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " " " " " "	plus petit	40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888
illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes, et d'un
grand nombre d'illustrations. PRIX 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les
CHEVEUX de cette préparation
délicate et rafraîchissante. Elle
entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et
excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure,
indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SÈTS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

798, RUE STE-CATHERINE

EDWARD STUART

1851—RUE NOTRE-DAME Ouest—1854
MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps.
Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses

CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUQUES, etc.,
EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour.
Les personnes qui désirent avoir des

Articles en Fourrures de Premier Choix,

et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter
la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

So porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

POELES POUR VOITURES

Ayez les pieds chauds et vous ne serez jamais malade !

Voici une invention commode, utile, et qui deviendra bientôt indispen-
sable aux cochers, aux nourrices, aux hommes de bureau, aux bijoutiers,
aux tailleurs, aux blanchisseuses, aux hôteliers et à toutes les ménagères.
Le CHARBON CHIMIQUE ne coûte presque rien, il brûle sans odeur,
ni fumée, et un morceau de deux centins brûle pendant six heures.
Les petits poeles pour voitures sont de la plus grande utilité pour les
cochers.

PLUS DE FROID AUX PIEDS !

Agence générale des Poêles pour Voitures et de Charbon Chimique

250, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 15 FÉVRIER 1888

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal